

CHAPITRE 2 : LE CALVAIRE DE SA FIN DE VIE EN

MAI 1945

SOUS-CHAPITRE III : LES DEUX CARTES POSTALES
MANUSCRITES D'AB A GERMAINE ET JEANNE ENVOYÉES DE
L'HOPITAL DE BOULAY LE 7 MAI 1945.
DECES D'ANDRE BACH A L'HOPITAL DE BOULAY (MOSELLE) LE
10 MAI 1945.
TEMOIGNAGES SUR SON CALVAIRE DE FIN DE VIE.
LORS D'UNE CEREMONIE DE FUNERAILLES LE 18 MAI 1945,
GERMAINE BACH S'EFFONDRE DEVANT LE MONUMENT AUX
MORTS DE PAU.

A) Le lundi 7 mai 1945, de l'hôpital civil de Boulay (Moselle) AB
envoie une « carte postale » à son épouse Germaine et une autre à
sa fille Jeanne Bach/Carlier d'une écriture difficilement lisible.
Intégralité du texte de ces deux cartes postales :

a) Carte postale n° 1, « Quelle joie fantastique que de t'écrire et de vous embrasser, tous mes chéris, petits et grands » :

« André Bach
Hôpital Civil
BOULAY (Moselle)

A Madame BACH
44, rue du Maréchal Joffre
PAU.

Lundi 7 Mai – Mon gros loup chéri (1) – Quelle joie fantastique que de t'écrire et de vous embrasser, tous mes chéris, petits et grands. Ayant quitté BUCHENWALD le 9/4 (2) pour le sud – because les Américains arrivaient – avons été libérés « manu military » le 23/4 (3) aux confins de la Bavière et de la Moravie. Mais après quelles terribles épreuves ! Avons encore beaucoup souffert (4) pour venir ici (4) et ton pauvre vieux loup (1) réduit à sa plus simple expression (4) a dû déclarer forfait (5). Mais admirablement soigné (6), ça se recolle (6). Mille tendresses. André »

(1) : Expression déjà employée avant 1940 dans des cartes postales envoyées par AB à son épouse Germaine lors de ses déplacements à vélo dans les provinces françaises. C'est

donc une expression tendre, « amoureuse », mais il est vrai que notre grand-mère, d'un abord souvent sévère, pouvait aussi avoir des regards de louve.

(2) : Le 9 avril 1945 AB quitte le camp de Buchenwald, confirmé par la lettre du 5 mai ci-dessus

(3) : le 23 avril AB est « libéré » aux confins de la Bavière et de la Moravie.

(4) – (5) – (6) : en quelques jours AB arrive en Moselle. Il ne cache pas « quelques terribles épreuves », qu'il a beaucoup souffert pour venir à l'Hôpital de Boulay, « réduit à sa plus simple expression » - A relire dans les écrits du médecin de l'Hôpital ci-après -. Il a dû « déclarer forfait » (par le fait d'accepter d'entrer à l'Hôpital ?). AB est toujours optimiste, on le voit par les mots employés « admirablement soigné », « ça se recolle ».
LA REALITE EST BIEN DIFFERENTE, cf ci-après.

b) Carte postale n° 2, « Je vous serre tous dans mon vieux cœur qui fonctionne encore très bien, mais ... » :

« André BACH
Hôpital Civil
BOULAY (Moselle)

A Madame CARLIER
44, rue Maréchal Joffre (1)
PAU.

(Probablement lundi 7 mai, comme la carte postale n°1)

Ma chère petite Jeanette (2), cher Fernand, mes petits chéris (3) –

Avec maman je vous serre tous sur mon vieux cœur qui fonctionne encore très bien, **mais estomac, tripes et tuyaux ont été mis en capilotade en quelques semaines** (4). Je vous contera çà, si autorisé ; que maman télégraphie nouvelles et aussi mandat de 1.000 francs (5). Dire à **Madame PAUPERE** (6) (café Reine Marguerite derrière Tournerie) qu'**Albert** est sain et sauf mais encore en Bavière). Encore mille tendres baisers. Papa. »

(1) : AB donne l'adresse de Germaine Bach, la mère de Jeanne Carlier. Donc il ne connaissait pas l'adresse de Jeanne et Fernand.

(2) : Sa « petite Jeanette » a 26 ans, un mari et deux enfants. Pour (presque) tout « Papa », leurs filles sont toujours des « chères petites »

(3) : Ses « petits chéris » (= ses petits-enfants) étaient bien trop jeunes pour comprendre ce qui se passait au regard des écrits de cette carte postale. Bernard a deux ans et demi, Jean-Pierre 14 mois. C'est la seule trace écrite de la main du grand-père André à ses petits-fils. C'est un témoignage profond et touchant. Comment l'aurions-nous appelé : Papy, Pépé, Grand-père ? Pour Jean-Pierre, son filleul, sans doute « Parain ».

(4) : Confirmé par les médecins (cf ci-après au C) I, II, III)

(5) : 1 000 francs pour payer l'Hôpital ?

(6) : « Madame PAUPERE », sans doute la mère d'Albert, **cf ci-après la carte d'Albert PAUPERE à Germaine BACH le 3 juin 1945** (Tournerie : déjà le nom de la boulangerie, à côté du Café. Deux commerces place Reine Marguerite). Albert Paupere tiendra « le cordon » sur le cercueil d'AB lors de son 3^{ème} enterrement à Pau le 22 juillet 1948, cf ci-après dans le chapitre V.

Il est très facile d'imaginer ce qu'ont ressenti « mon gros loup », « ma chère petite Jeannette » et « Fernand » en recevant ces deux cartes postales : un fol espoir qui sera très bref. LE 10 MAI 1945 AB DECEDE.

Encore début mai, sa famille, ses amis vivaient dans l'attente d'un prochain retour d'AB à Pau, comme d'autres déportés de Buchenwald originaires du Béarn (cf le sous-

chapitre II ci-dessus). Le 12 ou 13 mai, Germaine et Jeanne apprennent, par l'intermédiaire de la mairie de Pau, qu'AB est décédé à l'hôpital de Boulay le 10 mai.

C'est probablement Fernand Carlier et/ou la mairie de Pau, et/ou Louis Anglade qui ont averti les journalistes de Pau du décès d'André Bach.

Mardi 8 Mai 1945, dans La IVème République : « C'EST FINI (1). L'Allemagne a capitulé le (lundi) 7 Mai à 21 h 41 du matin »

(1) : En très grands caractères dans le quotidien

B) Le 14 mai 1945, Pau apprend « l'affreuse nouvelle, nous ne reverrons plus notre ami André Bach » et le 18 mai « une foule nombreuse » se réunit pour rendre hommage au « martyr » de Buchenwald.

I) Pau apprend le décès d'AB le 14 mai par la presse : Sud-Ouest (qui prend la suite de *La Petite Gironde*), la IVème République (qui « de fait » succède à *L'Indépendant*) et *Le Patriote*.

a) Dans le *Sud-Ouest* du 14 mai : « André Bach, déporté de Buchenwald est mort d'épuisement après plusieurs jours d'agonie » ... sur le chemin du retour » ...Arrêté par la Gestapo à la suite d'une dénonciation » par Léo Vergez :

« Une affreuse nouvelle nous est parvenue vendredi à 14 heures. Notre excellent ami et confrère André Bach, déporté politique depuis le 8 août 1943, au camp de Buchenwald, libéré par les Américains, est mort sur le chemin du retour, à l'hôpital de Boulay (Moselle), où il avait été évacué, étant trop épuisé pour faire le trajet jusqu'à Pau. C'est à la suite d'une dénonciation (1) qu'André Bach avait été arrêté par la Gestapo (1). Envoyé aussitôt à Buchenwald (1) (2), il y rencontra plusieurs de nos compatriotes, dont MM. Bachelier (cf ci-après) et Récaborde (1) (2). C'est par eux (3), qui ont eu le bonheur de retrouver leur famille, que nous avons appris le magnifique courage dont fit preuve durant cette longue et terrible captivité notre pauvre ami.

Amputé d'un bras à la suite d'une blessure reçue au front en 14-18, Bach fut versé au bloc des infirmes. Son caractère jovial, sa constante bonne humeur, le courage avec lequel il résista aux mauvais traitements, aux tortures même, tirent l'admiration de ses camarades, qui étaient sûrs de trouver auprès de lui, dans les moments de désespoir, un appui et un réconfort. Il fut là-bas ce qu'il fut toujours dans la vie, un compagnon charmant, un ami fidèle, toujours prêt à rendre service, à soulager une infortune. Son dévouement était sans limites et je n'en veux pour preuves que les innombrables et solides amitiés qu'il s'était faites dans le département où il avait assuré durant de nombreuses années la correspondance du journal « La Petite Gironde (4) ».

(1) : Souligné par nous. **Le journaliste L. Vergez devait avoir de bonnes raisons et informations pour écrire « à la suite à une dénonciation »**

(2) : Bachelier et Récaborde, cf ci-dessus et ci-après

(3) : cf ci-dessus et ci-après

(4) : **Faute d'accès autorisé aux archives municipales de Bordeaux jusqu'en 2018, le chapitre V comme le chapitre IV ont été rédigés sans les écrits d'AB dans La Petite Gironde.**

« Il n'aura pas eu la suprême joie de revoir sa femme et ses enfants. Épuisé par le régime déprimant de Buchenwald, affaibli par les mauvais traitements, il ne put, au moment de la libération du camp, être immédiatement rapatrié sur Pau. Hospitalisé à Boulay avec un certain nombre de ses camarades de captivité, il fut l'objet de soins attentifs et dévoués. Hélas ! trop durement marqué par l'affreux régime du camp de la mort, notre ami s'est éteint après plusieurs jours d'agonie, pendant qu'ici à Pau, aux termes de plusieurs mois d'une folle angoisse, sa pauvre femme, enfin informée de la libération de son mari, se reprenait à espérer son prochain retour, espoir que partageaient également ses nombreux amis et ses confrères heureux de retrouver celui dont ils gardaient fidèlement le souvenir ... »

b) Dans la IV^e République du 14 mai : « André Bach est mort sur le chemin du retour ... victime de la barbarie nazie » :

« Nous avons annoncé hier la libération par les Américains de notre confrère André Bach qui, déporté au camp de Buchenwald, avait été évacué vers la Haute-Bavière par les Allemands. Alors que sa famille, mise au courant par la lettre d'un autre déporté, attendait son retour, vendredi après-midi, une triste nouvelle parvenait à Mme Bach, par la voie officielle. Le médecin-chef de l'hôpital complémentaire de Boulay (Moselle) avait, en effet, averti par télégramme la mairie de Pau vers 14 h., que M. André Bach venait de succomber dans son établissement. Ainsi, sur le chemin du retour, notre confrère avait dû être hospitalisé. Du moins est-il mort sur cette terre de France qu'il défendit si vaillamment en 1914. Titulaire de nombreuses citations, décoré sur le champ de bataille par Georges Clémenceau, André Bach, amputé de guerre, médaillé militaire, officier de la Légion d'honneur, est mort victime de la barbarie nazie. Il avait été arrêté en août 1943 par la Gestapo qui, renseignée par un vil dénonciateur, ne devait pas lui pardonner d'avoir fait franchir la frontière suisse à des hommes traqués... (1) (2) »

(1) : Souligné par nous

(2) : **Qui est ce dénonciateur ?** Lire ci-dessus le sous-chapitre I « Qui a dénoncé AB à la Gestapo ». « **Des hommes traqués** », allusion à des juifs, cf notamment « attestation » de Bordelongue en 1951 (cf ci-après au sous-chapitre VI)

c) Dans Le Patriote le 14 mai : « Martyr de Buchenwald André Bach meurt à son retour en France » :

« La nouvelle que toute la presse de Pau redoutait de recevoir est arrivée hier ; nous ne reverrons plus notre ami André Bach. Président du syndicat de la presse paloise, André Bach, ardent patriote, acquis de magnifiques états de service dans des campagnes coloniales (1) dès avant la guerre de 1914-1918 où il perdit un bras. Il était officier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire et de la Croix de guerre. Depuis de longues années, correspondant de la « Petite Gironde » à Pau après l'avoir été en Charente-Maritime (2), il était extrêmement connu à Pau où il s'était fait très apprécié spécialement dans les milieux sportifs. Cycliste infatigable, il avait mis sa force physique au service, d'abord du passage de la correspondance à la ligne de démarcation (3), puis de celui d'hommes traqués à la frontière (3) (4). La Gestapo l'arrêta en 1943. Sa mutilation ne lui évita pas la déportation et depuis son passage à Compiègne, peu de temps après son arrestation, un silence angoissant pesait sur son sort comme sur celui de tant d'autres. Les premiers rescapés de l'enfer de Buchenwald nous apprenaient qu'André Bach était avec eux mais qu'il en avait été évacué la veille de l'arrivée des Américains. Et le silence était retombé sur lui, silence que seul un télégramme officiel devait rompre hier, apportant la nouvelle de la mort de notre ami, survenue dans un hôpital à Boulay (Moselle), où il avait été hospitalisé... »

- (1) : Service militaire en Algérie et au Maroc, cf ci-dessus le chapitre II « AB le soldat/zouave, l'ancien combattant dans le livre « Là-Haut » »
- (2) : Non, à La Rochelle AB n'était pas correspondant de La Petite Gironde, mais journaliste à L'Echo Rochelais, cf ci-dessus le chapitre IV. En 1945 le département s'appelait Charente Inférieure. Le (jeune) journaliste anticipait le « Maritime » de plusieurs années.
- (3) : Ligne de démarcation : Orthez. Frontière : Suisse et peut-être avec L'Espagne. Allusions à l'activité du Résistant (cf ci-dessus au sous-chapitre I / Carnets de vélo et témoignages de Marguerite Savet / Alice Malo / M. Anglade, ci-après aux sous-chapitres IV et V et l'« Attestation » de Bordelongue au sous-chapitre VI)
- (4) : Souligné par nous

d) Titres de deux articles : « André Bach n'est plus ! », « En arrivant à Buchenwald ». Résistant, « il a sauvé de nombreux patriotes », « traqués par la Gestapo »

Dans les archives familiales nous avons trouvé des coupures de presse pour la période de mai 1945, cf ci-dessus et ci-après. Nous reproduisons des extraits de deux de ces courts articles bien que « l'archiviste » ait oublié d'écrire le nom du journal d'où ils sont extraits.

1) Sous-titre « André Bach n'est plus »

Le journal écrit : « Dans notre numéro du 15 avril dernier (1), un petit article intitulé « Des nouvelles d'un absent » nous invitait à nous réjouir de l'arrivée prochaine (1) de notre collaborateur (2) et ami André Bach, de Pau, déporté au camp de Buchenwald depuis 1943 (3). Or le 14 mai (1), M. Louis Anglade (1) nous apprenait la triste nouvelle : André Bach, sur le chemin du retour, mourrait à l'hôpital de Boulay (Moselle) où il avait dû être transporté... ce bon camarade, rude cyclo et **grand français, victime de la plus vile des dénonciations, pour avoir permis à des hommes traqués par la Gestapo, de passer la frontière suisse** (4) ... L. CLAIRET »

- (1) : Souligné par nous
- (2) : Collaborateur dans quel journal ?
- (3) : Non, depuis janvier 1944
- (4) : Souligné et mis en gras par nous

2) « ... notre confrère (journaliste) André Bach. Sa famille, ses nombreux amis l'attendaient pour ces jours-ci. Mais ... (annonce du décès d'AB) ... « De suite, au service de la résistance, il a sauvé de nombreux patriotes à qui il a facilité le passage en pays neutre (1). Dénoncé, il fut arrêté par la Gestapo en août 1943... » (1) : La Suisse

Notons que ces deux articles font expressément référence aux « voyages » d'AB près de la Suisse (cf le carnet de vélo ci-dessus au sous-chapitre I).

La presse locale est unanime pour écrire qu'AB a été résistant, a sauvé des patriotes, des juifs, entraînant son arrestation par la Gestapo qui le conduit à Buchenwald. Ceci rend d'autant moins compréhensibles les attermoissements des autorités officielles jusqu'en 1951 pour reconnaître « André Bach Résistant ». Cf ci-après les sous-titres IV à VI et les deux P.S. en fin du chapitre V.

II) 18 mai 1945 dans Sud-Ouest par Léo Vergez : « D'émouvantes cérémonies (le 17 Mai) ont eu lieu dans notre ville à la mémoire

d'André Bach » « une foule nombreuse et recueillie ... rend hommage (à AB) dans l'immense nef de l'église-cathédrale (St Martin) ». Son épouse Germaine Bach s'effondre devant le Monuments aux Morts pour la France :

« ... Une foule nombreuse et recueillie avait tenu à venir rendre un dernier et suprême hommage à notre cher confrère (journaliste), et garnissait l'immense nef de l'église-cathédrale. Dans l'allée centrale, près du chœur, avait été dressé un catafalque recouvert d'un drapeau tricolore. Le deuil était conduit par Mme André Bach, sa fille (Jeanne) et son gendre (Fernand), Mme et M. Carlier (les parents de Fernand). Parmi les nombreuses personnalités, on remarquait M. Bourdon, camarade de combat du défunt (1); les six rapatriés de Buchenwald camarades de captivité et de souffrances, ... (liste des personnalités présentes (2)) ... : M. Récaborde, Bachelier (3), Claverie (4) , Borde, Pajot et Bourot ; M. Desfossés, représentant M. le Préfet des Basses-Pyrénées ; M. le docteur Simians représentant M. le Maire ; M. Bordelongue, président du C.D.L. (2) ; M. Laurens, substitut général ; les membres de la presse paloise ; des délégations des médaillés militaires, du Cyclo-Club Béarnais ; de nombreux représentants du barreau de Pau et du tribunal, ainsi que des diverses imprimeries de la ville. Le service funèbre fut célébré par M. l'archiprêtre Rocq, et l'absoute donnée par M. le chanoine Annat. Cette cérémonie prit fin sur les émouvants accents d'une « Marseillaise » jouée par les orgues.

Après que chacun se fut incliné devant les familles sur le parvis de la cathédrale, un cortège se forma pour se rendre au monument aux morts, où devaient être déposées les gerbes de la famille, de la presse et des déportés (2). En tête de ce cortège marchait la délégation des médaillés militaires avec son drapeau ; venait ensuite un grand mutilé de 14-18, porteur d'un coussin sur lequel étaient épinglées les nombreuses décorations de notre confrère, puis la famille, les déportés, la presse et la foule des innombrables amis. Soutenue par son gendre, **Mme Bach gravit lentement les degrés qui conduisent au monument. La pauvre femme s'effondre alors à genoux, brisée de douleur et prosternée, sanglote doucement de longs instants** (5). Accompagnée de ses enfants, elle redescend ensuite pour venir s'incliner devant le drapeau des médaillés.

C'est à nouveau le défilé de tous les amis qui viennent là, devant ce monument qui symbolise la gloire que s'acquitt son mari sur les champs de bataille, présenter leurs condoléances attristées à cette épouse si douloureusement éprouvée et à laquelle notre journal tient, ainsi qu'à ses enfants, à renouveler lui aussi l'expression émue de ses condoléances bien sincères et profondément attristées. Léo VERGEZ (6) »

(1) : Bourdon « son grand ami du 5^{ème} Bataillon », cf ci-après fin 1948, publication du 4^{ème} Zouave au C) du sous-chapitre V

(2) : La liste des « représentants » est très complète, **avec une exception : pas d'associations « officielles » de Résistants**. Bordelongue « CDL », ce Comité Départemental de Libération représente qui et quoi exactement en mai 1945 ?

(3) : Cf ci-après la lettre adressée le 28 mai 1945 par C. Bachelier à Germaine Bach au sous-chapitre IV, le VI, b)

(4) : Claverie : Arrivé à Pau entre le 5 et le 15 mai, cf ci-dessus les articles de la IV^{ème} République

(5) : mis en gras par nous

(6) : Léo Vergez, ancien confrère et surtout ami d'André Bach, est le seul journaliste à décrire « l'émotion de Germaine Bach ». La famille a conservé des photos prises dans l'église et devant le Monument aux Morts. L'une d'entre elles est très précise : Germaine Bach s'est bien « effondrée à genoux » devant le Monument aux Morts.

Texte sous une photo paru le 18 mai 1945 dans le Sud-Ouest avec l'article ci-dessus :

« M. Carlier, gendre de notre regretté confrère, soutenant Mme Bach, va déposer une gerbe au pied du monument. MM. Récaborde et Bachelier (1), camarade de captivité de Buchenwald, MM. Butel et Mayelant, confrères (journalistes) d'André Bach vont remplir le même pieux et émouvant devoir. »

(1) : Souligné par nous. Cf ci-dessus et ci-après

III) Après la cérémonie De funérailles d'AB à Pau le 18 mai 1945, « La Victoire – Edition Hautes Pyrénées » se souvient fidèlement d'André Bach « victime de procédés renouvelés de l'antique barbarie ... ce brave homme »

« La Presse régionale en deuil

Mort d'André BACH

La presse régionale et nos confrères de Pau en particulier, viennent d'être gravement éprouvés par la nouvelle inattendue du décès d'André Bach, président du syndicat de la presse paloise, ancien rédacteur en chef de « L'Indépendant » et correspondant de la « Petite Gironde ». Venu à Pau en 1936, André Bach s'était fait très vite de solides amitiés par son allant, sa sportivité, son excellent cœur et ses manières affables. Sa silhouette était connue de toute la région qu'il parcourait inlassablement à bicyclette, grimpant les plus rudes côtes, bien qu'il fût amputé d'un bras, perdu à Douaumont en 1916. C'est aussi un montagnard robuste dont le plus grand plaisir, après une semaine de labeur sédentaire, était de parcourir les sentiers de hautes vallées. Il fut l'un des animateurs du cyclotourisme régional.

En 1943, le malheur s'abattit sur lui sous la forme des agents de la Gestapo. Interné à Bordeaux, puis à Compiègne, déporté en Allemagne il y connut le sinistre camp de Buchenwald, où il passa de longs mois. Malgré tout, les siens, tous ses amis espéraient le revoir. On connaissait sa robuste santé, sa « débrouillardise » bien française. Et il surmonta, en effet, cette douloureuse épreuve pendant laquelle il trouva même assez de ressources pour reconforter ses compagnons de misère ; il vit la délivrance et la victoire. Ce fut la dernière joie de celui qui avait été, en 1914-1918, un si magnifique combattant. Libéré par les armées alliées, il regagnait son foyer où son arrivée était attendue chaque jour. Le mal qui devait l'emporter le saisit en cours de route ; il dut se faire hospitaliser à Boulay. C'est là qu'il est mort, en terre lorraine.

Sa disparition a profondément ému et attristé tous ceux qui le connaissaient, même peu et avaient pu apprécier son cœur d'or et son beau caractère. A plus forte raison, nous, qui comptons parmi ses amis, ressentons-nous la cruelle amertume de sa fin. C'était un parfait journaliste, à la plume alerte et vivante et qui jamais n'écrivit rien de méchant contre personne. Il laisse un livre de souvenirs de guerre pittoresque et charmant. Ses services étaient brillants. Parti dès le premier jour en 1914 avec son régiment de zouaves, il avait fait campagne jusqu'à la fin de 1916 dans cette unité d'élite, gagnant ses galons de lieutenant, la Médaille militaire, de nombreuses citations, la Croix – transformée quelques années plus tard en rosette – de la Légion d'honneur. Il comptait plusieurs blessures dont la dernière à la reprise de Douaumont lui fit subir l'amputation du bras gauche, mais sans rien lui enlever d'une prodigieuse vitalité qui se manifesta jusqu'à la fin.

Le souvenir de cet homme aimable, de ce brave homme, de cet excellent Français, victime de procédés renouvelés de l'antique barbarie, ne sera pas perdu pour ses amis.

Nous prions Mme André Bach, sa fille et leur famille de recevoir le triste hommage de notre sympathie, de croire à l'affliction que nous cause le décès de leur mari et père, et d'agréer nos très vives condoléances. »

Sans signature

Ce texte (intégral) du 18 mai, avec celui très complet de Léo Vergez paru dans le « Sud-Ouest » du 18 mai, sont, de notre « point de vue », un bon résumé de la vie et de « l'homme » André Bach.

Le Patriote et la IVème République donnèrent aussi un compte-rendu de la cérémonie d'enterrement d'AB du 18 mai 1945.

Le 18 mai 1945 c'est le « **deuxième** » **enterrement** d'AB. En effet à Boulay, après son décès le 10 mai, la mairie et/ou l'hôpital avaient organisé un premier enterrement avec messe et sépulture dans le cimetière de Boulay, cf ci-après dans une lettre de son frère Raymond Bach à Germaine Bach au C) de ce sous-chapitre III.

AB aura un **troisième enterrement le 8 juillet 1948 à Pau**, cf le B) du sous-chapitre V ci-après.

C) Le « calvaire » d'AB et ses derniers jours à l'hôpital de Boulay.

Lettres de Raymond Bach à Germaine Bach et Fernand Carlier.

Témoignage d'un médecin de l'hôpital de Boulay

Raymond Bach (frère d'André) (1) se rend à Boulay, entre le 16 et 20 mai 1945 (2), et adresse des lettres à Germaine Bach et à Fernand Carlier pour écrire ce qu'il a appris à la Mairie et à l'hôpital sur l'état de santé d'AB, sur la messe et l'enterrement d'AB dans le cimetière de Boulay. Ce sera la première messe d'enterrement pour AB. Raymond Bach complète par des questions d'ordre matériel et sur les démarches administratives en cours.

(1) : Raymond Bach, dernier enfant de Frédéric et Rosa Bach, cf le chapitre I « La famille d'AB » et Raymond Bach dans les Carnets de Guerre d'AB au chapitre II « AB le zouave et ancien combattant »

(2) : La documentation familiale ne permet pas d'être plus précis

Depuis Paris, Germaine Bach avait envisagé de se rendre à Boulay (cf lettre ci-après du 21 mai de Raymond Bach à sa belle-sœur Germaine). Mais le contexte de l'époque rendait ce voyage très difficile pour Germaine. Elle confie à son beau-frère Raymond Bach la « mission » d'aller à Boulay.

I) Le 17 ou 18 mai 1945, de Boulay, lettre de Raymond Bach, frère d'André, à Germaine Bach. « Le cercueil (d'AB) a été

porté au cimetière par 4 soldats ... j'ai trouvé la tombe couverte de bouquets ... dont l'un lié du ruban tricolore ».

Après quelques propos peu importants, il écrit :

« Puis j'ai été voir le Maire qui avait assisté aux obsèques pour le remercier. Il m'a demandé les renseignements nécessaires pour dresser l'acte de décès.

J'ai été, vous le pensez, plusieurs fois au cimetière et j'ai pris quelques photos de la tombe. Peut-être avez-vous déjà reçu celles qui ont été prises pendant l'enterrement ? Tout cela n'enlèvera rien à votre peine, mais du moins pourra l'adoucir et sera pour vous un réconfort en pensant que, vous absente, André n'est tout de même pas parti seul.

La messe a été dite avec chants, le cercueil a été porté au cimetière par 4 soldats, suivi par la délégation militaire du camp de Boulay, par des gens du pays et des enfants qui portaient des fleurs et j'ai trouvé la tombe couverte de bouquets de pivoines, marguerites et iris, dont l'un lié d'un ruban tricolore.

J'ai été voir le menuisier du pays qui fera cette semaine une croix en chêne vernis à laquelle sera clouée une petite plaque (que j'ai fait faire ici avant de partir) portant le nom, les prénoms et les dates. Puis ensuite chez le fossoyeur qui nivellera le sol cette semaine aussi et y mettra de la bonne terre. Je n'avais pas pu naturellement transporter ni couronne, ni pot de fleurs volumineux. Je n'ai mis qu'un bouquet de violettes artificielles qui sera fixé après la croix. Je n'aurais pas pu non plus, vu l'état du sol, planter des fleurs et c'est pourquoi j'ai préféré m'arranger avec une dame qui entretient les tombes. Elle plantera des fleurs et les soignera. Ça se fait pour les gens qui ne peuvent pas venir souvent. Le maire m'a promis de veiller à ce que ce soit fait. Tout ça, naturellement, en attendant ce que vous déciderez et en attendant aussi plus de facilités dans les voyages pour vous rendre à Boulay. Peut-être pourrions-nous organiser ça bientôt.

Je crois vous avoir tout expliqué de ce que j'ai été faire à Boulay et ce que j'y ai vu et entendu, espérant que ce sera un adoucissement à votre grande peine.

Jeudi à 11 h. une messe a été dite à St Jacques du Haut Pas (1). Tous ceux qui y assistaient étaient émus en pensant à ce pauvre André et vous plaignaient sincèrement.

Votre voyage de retour n'a-t-il pas été trop pénible (2) ? Avez-vous reçu les 2 paires de lunettes et les papiers qu'André portait sur lui ? La sœur (3) les avait remis à un rapatrié qui doit vous les faire parvenir.

Je termine en vous disant ce que j'ai toujours dit : courage Germaine ! Vous avez perdu André c'est vrai et c'est une grande perte (j'en sais quelque chose) car c'était comme vous le disiez, dimanche un ami, un véritable ami. Mais vous aurez du moins vécu avec un bon compagnon dont vous ne conserverez que de bons souvenirs et c'est beaucoup, croyez le bien. Et puis pour vous il n'est pas perdu entièrement. Vous le retrouverez dans vos petits-enfants puis vous dites (4) que l'ainé lui ressemble tant (4). Et ce sera pour vous une grande consolation.

Allons Germaine, courage et à bientôt

Nous vous embrassons très affectueusement

Raymond

Je vous joins une petite branche de sapin qui est prise de la tombe du pauvre André.

Monseigneur Heng de Metz, de passage à Boulay pour la confirmation, était venu voir André et s'est entretenu longuement avec lui (5) »

(1) : Jeudi 17 mai. Messe à St Jacques. Paroisse à Paris

(2) : de Paris à Pau

(3) : Une « sœur » religieuse de l'hôpital de Boulay

(4) : Germaine, comme la majorité des grand-mères pense que son petit-fils « l'ainé » (il s'agit de Bernard né en décembre 1942) ressemble à son mari André. En l'absence de photos d'André Bach au même âge que Bernard, il est difficile de l'affirmer.

- (5) : Germaine Bach a dû raconter à quelques personnes cette « longue rencontre » entre son mari AB et l'évêque de Metz, ce qui a pu faire penser à certains qu'AB avait retrouvé la foi religieuse de ses ancêtres (cf ci-après au sous-chapitre V le discours prononcé le 8 juillet 1948 par le Président Jarrige au cimetière de Pau lors du 3^{ème} enterrement d'AB). Seul un témoignage d'AB de son vivant s'il était revenu à Pau, aurait permis (peut-être) de savoir la réalité de son éventuel nouveau rapport avec « une foi religieuse ».

II) Le 21 mai 1945. Raymond Bach, dès son retour à Paris, écrit deux lettres, l'une à Germaine Bach, l'autre à Fernand Carlier :

a) Lettre adressée à Germaine Bach : « Je comprends que vous ne puissiez pas vous habituer à ne plus le voir »

« Ma chère Germaine

J'ai bien reçu votre lettre. Vous n'avez pas à me remercier. André me tient trop au cœur et si j'ai pu atténuer un peu votre chagrin, ça me suffit.

Ne regrettez pas de ne pas être venue avec moi, le voyage pour vous n'aurait pas été facile au point de vue nourriture et logement. D'ailleurs nous espérons aller à Boulay bientôt (courant juillet sauf 14 juillet, en tout cas avant le 15 août) et naturellement nous vous emmènerons. Réfléchissez et dites-moi ce que vous en pensez.

Peut-être faudra-t-il écrire à M. Brice (1) (il était absent pour 15 jours quand je suis passé à Metz) pour le parcours de Metz à Boulay et retour, pour vous – vous et Marthe (2) – Denise (3) et moi allant à vélo – car il n'y a pas de train de Metz à Boulay et le trafic ne se fait que par auto-stop ! en tout cas on circule librement (4).

En pensant aussi que : l'express de Paris arrive à Metz à 15 heures et qu'il est presque impossible de reprendre pour le retour l'express du lendemain à 13 h 30. A moins naturellement d'avoir un autre aller et retour et encore il faudrait pour cela arrivant à Boulay à 17 h repartir le lendemain matin à 11 h et ça me semble un peu court ? En tout cas voyez ça et la date à peu près qui vous conviendrait, nous nous rendrons libre quand vous le voudrez. Nous voudrions vous offrir ce voyage (5) et nous vous demandons, Marthe et moi, de bien vouloir accepter tout simplement. Vous pourrez ainsi aller voir comme moi les sœurs (*religieuses*) et les personnes qui ont assisté André.

Je comprends que vous ne puissiez pas vous habituer à ne plus le voir ! Il ne se passe pas un instant que je ne pense pas à lui et rien que de parler de lui au passé me crève le cœur. La messe à St Jacques (6) était tout intime. Je n'avais envoyé des lettres (une trentaine) qu'aux gens qui aimaient André, mais comme à Paris tout le monde avait bien du chagrin. Vos nièces (7) vous l'ont sans doute écrit.

Je vous joins une lettre de Marius Richard que j'ai décachetée par mégarde. L'avez-vous connu ? C'était un ami d'André quand il était au National (8) je crois.

Je vous remercie d'avoir pensé à m'envoyer un souvenir d'André et je réunirais tout ce qui est lui dans son bouquin. Je vous joins 5 photos de la tombe et 1 de l'allée principale du cimetière. J'espère que vous recevrez celles de la cérémonie.

Pour les actes de décès Fernand a dû vous en remettre un si vous écrivez au maire de Boulay il s'appelle Mr Linel et c'est un homme charmant.

J'espère que vos petits-enfants sont bien ainsi que Jeannette et Fernand. Je serais toujours content d'avoir de vos nouvelles. Très affectueusement à vous. Raymond »

- (1) : Mr Brice travaillait au service agricole de Metz (cf lettre de Raymond Bach à Fernand Carlier ci-après) Aujourd'hui il s'agit de la Direction Départementale de l'Agriculture. A moins que ce soit un collègue de Fernand au sein d'une des organisations professionnelles agricoles de la Moselle à Metz.
- (2) : Marthe est l'épouse de Raymond Bach
- (3) : Denise, la fille unique de Raymond Bach
- (4) : Date officielle de « Libération » de la France le 8 mai 1945, la « réalité historique » permet d'affirmer et d'écrire que « la capitulation sans condition de l'Allemagne a été signée à Reims le 7 mai à 2h41, heure française », La IVème République du mardi 8 mai 1945
- (5) : nous n'avons trouvé aucune trace de déplacement de Germaine Bach à Boulay en 1945 et après. Il est tout à fait plausible qu'elle soit allée à Boulay en 1946 ou 1947 pour se recueillir sur la tombe de son mari.
- (6) : sans doute une église de Paris (à proximité des lieux d'habitation des Bach ?)
- (7) : Les nièces d'André Bach, filles de ses frères, cf le chapitre I « La famille d'AB »
- (8) : Journal de Pierre Taittinger qui a publié le premier et long article pour faire connaître le livre d'AB « Là-Haut », lire ci-dessus l'intégralité de cet article dans le chapitre II « AB le soldat / l'ancien combattant »

b) Lettre de Raymond Bach à Fernand Carlier. LES DERNIERES HEURES D'AB A L'HOPITAL DE BOULAY.

Cette longue lettre complète les deux précédentes adressées par Raymond Bach à Germaine Bach. Elle contient le seul récit fait par un MEDECIN sur le véritable état de santé d'AB quand il arrive à Boulay et surtout pendant son hospitalisation. Ces informations sont complétées le 21 août 1945 par l'acte de décès du DOCTEUR AUER, cf ci-après.

Texte intégral. Nos sous-titres sont en italique, les phrases en majuscules le sont de notre initiative.

« Lundi 21 mai 1945 (1) »

Mon cher Fernand

Je suis rentré hier matin de mon voyage à Boulay (1). Heureusement que j'avais mon vélo car ça n'a pas été commode. Je n'avais pas pu mardi dernier avoir de fiche d'admission malgré que j'étais arrivé à 5 h du matin à la gare de l'Est j'ai tout essayé ensuite pour partir par camion mais rien à faire non plus, si bien que je suis parti jeudi (1) après midi (ayant assisté le matin à la messe dite pour André) par le train pour Meaux résolu à faire le parcours à vélo. J'ai eu de la chance à Meaux d'avoir un train pour Château Thierry et là après avoir passé la nuit dans la gare, de pouvoir prendre l'express (que l'on me refusait à Paris) et qui m'amenait à Metz à 15 heures.

Je me suis rendu au service agricole mais votre ami Brice était parti pour 15 jours et personne n'était au courant. Un employé très aimablement m'offrait de me conduire à Boulay en auto mais je préférais avoir la liberté de mouvement et je partais à vélo.

Je n'ai pas pu voir non plus Monsieur Mariotte, les employés ayant autre chose à faire m'ont envoyé de bureau en bureau finalement j'ai laissé ça là.

« **UN VERITABLE CALVAIRE** »

De Metz à Boulay 27 Kms d'un beau parcours à admirer en d'autres circonstances que celle qui m'y amenait. J'arrivais à Boulay à 7 h du soir (1) et me suis rendu au cimetière de suite (souligné par nous). Je n'ai pas pu prendre de terre comme promis, le sol est fait de grosse glaise et de cailloux et la tombe si elle n'avait pas été couverte (2) de fleurs n'aurait pas été

belle à voir. Comme elle va être arrangée si vous pensez toujours à ramener de la terre nous prendrons de la terre que l'on va y mettre pour le nivellement et la plantation des fleurs. Comme je l'explique à Germaine j'ai vu toutes les personnes qu'il était possible de voir. Mais j'ai vu aussi 2 compagnons de misère d'André dont l'un ne durera pas longtemps c'est probable. J'ai pu m'entretenir avec l'autre qui avec beaucoup de soins va peut-être s'en sortir, il m'a raconté le véritable calvaire (3) qu'ils ont enduré.

Partis de Buchenwald le 8 avril (4) en véritable colonne d'extermination (environ 8 000 hom. à son avis) ils ont été trimballés vers les Sudètes 3 jours en wagons découverts, entassés et sans manger avec le froid et le temps affreux qu'il faisait à ce moment-là puis à pied nourris seulement d'un peu de seigle en grain cru, puis remontés en Bavière, le tout à grand renfort de brutalités et d'exécutions pour ceux qui ne pouvaient pas suivre. A ce moment-là plus de la moitié de la colonne était restée le long des routes et le restant était vous vous en doutez dans un état pitoyable. Les Américains les délivrant, beaucoup de ceux encore valides purent continuer pour être rapatriés plus vite finalement. Un petit groupe d'une vingtaine restèrent dans une ferme où malheureusement **ils se gavèrent de nourriture : cochon, œuf et lait**, je sais trop ce que c'est pour les blâmer. **IL PARAÎT QUE DÉJÀ À CE MOMENT-LÀ ANDRÉ ÉTAIT MAL EN POINT** (5), il avait de continuelles envies de dormir. Quand on put s'occuper d'eux on crut bien faire pour aller vite de leur faire faire 300 kms (4) en camion dans l'après-midi jusqu'à Wurtburg où on les chargea dans des wagons de marchandises. Jusqu'à la frontière française, là où le camp de rapatriement de Boulay les prit en charge.

« EN ARRIVANT A BOULAY « ON NE POUVAIT PLUS LE SAUVER » »

Le commandant du camp, un médecin-major à 3 galons que j'ai vu, prit André dans sa voiture tellement il était faible et il m'a dit que déjà à ce moment-là on ne pouvait plus le sauver (5).

A l'hôpital tout fut mis en œuvre pour faire quelque chose. Certains s'en sortirent et purent rentrer, 2 sont encore ici en traitement, dont un **très mal en point**.

Mais ce pauvre André, malgré **plusieurs injections de sérum** très efficaces habituellement, **ne put jamais réagir**. Il était arrivé le dimanche avec **40 de température**, il avait toute sa lucidité et s'entretenait gaiement avec tout le monde **mais sa température baissait tous les jours et il entra dans le coma le mardi soir (ou dans la nuit) et s'éteignait le jeudi 10 mai au matin heureusement sans s'en rendre compte** (6).

Le médecin major m'a parlé un bon moment, il a tout fait pour sauver André, il m'a dit qu'il était possible qu'André soit d'une forte constitution, **mais que ses 57 ans était tout de même un lourd handicap. Les privations, ce long voyage, les coups reçus (7), la DYSENTERIE (8) firent qu'il est mort de CACHEXIE (8).**

AB AVAIT « L'ASPECT D'UN HOMME DE 75 ANS »

Il m'a même dit que vu l'état où il était arrivé il était préférable qu'il ne vive pas (7) car il était agité de tremblement et avait l'aspect d'un homme de 75 ans (7) ! Aussi songez à ce qu'aurait été la vie pour lui et pour nous tous avec cette déchéance (7) et qui sait si ceux qui sont rentrés chez eux dans quelques temps n'enviraient pas ceux qui sont morts (9).

Comme je l'explique à Germaine j'ai fait pour le mieux pour que la tombe soit mise en état et il est préférable que vous n'ayez pas pu aller avec elle samedi dernier. Arrivé vendredi soir à Boulay je n'ai pas pu trouver à dîner, heureusement que j'avais acheté du pain à Metz et qu'il me restait un œuf dur avec un demi, ce fut mon repas du soir et j'allais coucher dans la gare. Le lendemain matin pas moyen de trouver un verre de café et ce ne fut que grâce à la femme du fossoyeur que je pus manger 2 œufs et un bout de lard et un café. A midi me trouvant au camp un lieutenant qui me pilotait très gentiment voulut absolument me faire servir du singe (corn beef) en salade, des nouilles et un verre de vin. Heureusement car à Boulay je n'aurais rien trouvé. Ayant fini mes démarches je me suis rendu une dernière fois au cimetière et repris la route. A Metz il n'était pas question de prendre le train qui ne partait que le lendemain à 13 h 30 et qu'il n'est permis de prendre que comme à Paris avec fiche d'admission. J'avais un express qui partait de Nancy à minuit moins le quart, aussi je pris vite la décision d'aller reprendre le train à Nancy et hier matin à 8 h j'étais de retour à Paris n'ayant pu absorber depuis le casse-croûte du lieutenant que du pain sec et des demis, heureusement ! de nombreux demis. Tout ça simplement pour vous faire comprendre combien votre voyage aurait été pénible. A moins naturellement que votre ami Brice eut été là et veuille bien s'en occuper.

Voici mon pauvre Fernand tout ce que j'ai pu faire. Soyez courageux aussi, vous avez je sais la chance d'avoir une bonne compagne qui vous aime bien, vous l'aimez aussi et avec vos petits loupiots (Bernard et Jean-Pierre) vous pouvez faire du bonheur. Ce ne sont pas toujours les nés les plus brillants qui sont les meilleurs (10). Chez nos parents ce n'était pas la richesse, mais on s'aimait bien et c'était le principal (10).

J'aurai toujours beaucoup de plaisir à vous voir et à vous lire. Voyez, avec André, on ne se voyait pas souvent mais combien je l'aimais !

Embrassez Jeannette qui doit avoir tant de chagrin et vos petits qui j'espère seront de bons petits gars (11).

Nous vous embrassons très affectueusement.

Raymond »

(1) : Raymond Bach part de Paris le jeudi 15 mai et arrive à Metz le 16 puis à Boulay ce même jour à 19 heures. On peut en déduire que Raymond Bach était à Boulay à la mi-mai pendant 3 jours. Le mercredi 14/5 il assistait à Paris à la (première) messe de funérailles d'AB. Il est de retour à Paris le 20 mai.

(2) : « Couverte de fleurs », mot souligné par R. Bach. Qui a pu fleurir la tombe d'une personne inconnue dans ce village ? Des anciens combattants alertés par l'hôpital et/ou la Mairie, initiative de l'hôpital et/ou la Mairie ? En Moselle le nom « Bach » est « local ». AB n'était donc pas un « étranger » dans cette région très patriotique, se souvenant d'avoir été « occupé » par l'Allemagne.

(3) : « Le véritable calvaire ». On peut comprendre que Raymond Bach ait préféré l'écrire à Fernand Carlier plutôt qu'à Germaine.

(4) : **AB quitte Buchenwald le 8 avril 1945.** A noter les 300 kms dans un camion !

(5) (6) (7) : **Mis en majuscules et souligné par nous. L'ETAT DE SANTE D'AB DURANT SES DERNIERS JOURS.** Cette lettre de Raymond Bach a forcément été remise à Germaine fin mai 1945. On peut imaginer que Germaine et Jeanne sa fille l'aient lu plusieurs fois.

(8) : pour ces deux mots en majuscule et soulignés par nous, lire ci-après le **IV. AVIS DE TROIS MEDECINS**

- (9) : Des trois livres lus (cf ci-dessus dans le C) du sous-chapitre II), aucun des auteurs (F. Spitz, A ? Bulwa, E. Buzin) n'écrivent qu'ils ont eu cette idée d'envier ceux qui sont morts.
- (10) : Raymond « philosophe » comme son frère André
- (11) : Dans ma jeunesse, j'ai rencontré plusieurs fois Raymond Bach à Paris, mon grand-oncle. Il m'avait parlé d'André Bach, mais jamais de son bref « séjour » à Boulay. J'espère qu'il m'avait jugé comme « un bon grand gars »

III) Le 21 août 1945, « Certificat » du Docteur J. AUER de la Faculté de Strasbourg, signé par le maire de Boulay et certifié conforme le 14 novembre 1945 en Mairie de Pau :

« Je soussigné Docteur en médecine, certifie avoir donné mes soins lors de son hospitalisation à Boulay, après son rapatriement à Monsieur BACH André Jean-Marie, déporté politique en Allemagne.

Ce malade arrivé dans un état de délabrement organique total succombait deux jours après son entrée à l'hôpital, et après 24 heures de somnolence avec complète adynamie (1).

La mort était la conséquence directe de son état cachectique (lire le IV ci-après) dû à la sous-alimentation persistante qu'il avait subi lors de sa déportation.

En foi de quoi je délivre le présent certificat.

Docteur J. AUER.

Vu pour la législation de la signature

De Mr. Le Dr J. AUER

Boulay, le 23 août 1945

Le Maire de Boulay

Signé, LINEL »

(Certificat - pour copie conforme - tamponné par la mairie de Pau le 14 novembre 1945)

IV) L'état de santé d'AB arrivant à Boulay : « consultation » de trois médecins (2019-2020)

AB est arrivé à Boulay « très mal en point ». Une forte **DYSENTERIE** de plusieurs jours entraine une **CACHEXIE** : le corps est décharné, les muscles ont « fondu ». On parle d'un « état cachectique » lors de la fin de vie de cancéreux. **L'ADYNEMIE** : le corps est inerte, ne bouge plus, c'est le **coma**.

Les médecins, à cette époque, et l'hôpital de Boulay, compte tenu des circonstances (mai 1945) n'avaient pas les moyens de sauver AB. Aujourd'hui on provoque un coma « artificiel », puis on « alimente » progressivement le corps, à condition qu'il n'y ait pas de contre-indications rénales.

Décédé le 10 mai 1945, AB était-il en état de comprendre que la France venait d'être « libérée » le 8 mai ?

D) Les souffrances à Buchenwald et l'itinéraire de Buchenwald à Boulay expliquent l'état de santé d'André Bach arrivant à l'hôpital de Boulay.

Le texte écrit par AB pour publier un livre à son retour (cf ci-dessus le B) au sous-chapitre II), des témoignages de déportés revenus en 1945 et quelques articles de presse parus dès le 14 mai 1945 (cf ci-dessus et ci-après) suffisent pour comprendre qu'en quittant Buchenwald AB était déjà très affaibli et peut-être même un « survivant ». Vont s'ajouter les semaines entre sa « libération » du « camp de la mort » et l'accueil du médecin-major de l'hôpital de Boulay, tel que rapporté par son frère Raymond dans ses lettres adressées à la famille (cf ci-dessus au B)).

Il existe très peu de témoignages directs de ces semaines passées en Allemagne (avril et début mai 1945) par AB avant de regagner la France. C'est pourquoi nous reproduisons intégralement le chapitre IX (les huit chapitres ci-dessus au sous-chapitre II) de son projet de témoignages du 4 au 29 avril 1945, et les notes de Christian Desplat numérotées de 15 à 21 publiées dans « André Bach. Carnets de guerre », Editions Cairn, 2013.

« Chapitre IX. La crise finale : Buchenwald – Wetterfeld :

- 4/4 Américains à Langensalza et Arnstadt / la délivrance approche / ça piétine la nuit du 6 au 7/4, transfert évacuation (*ce morceau de phrase a été barré*) / camp ne sera pas évacué ! ça piétine
- Nuit du 6 au 7/4, transfert et évacuation du camp
- 8/4 premier départ
- 9/4 lundi : canonnade se rapproche, espoir renaît – 16 heures, chef block « alle die jenige sie langen Können draussein (15) » ! Départ avec Bouvet – Quittons Buchenwald 18 h. dans la poussière du charbon
- 10/4 (Cosy) marmittées / la campagne et les lièvres / bombardements en gare de Seitz / saucisson et margarine / le pillage ukrainien
- 11/4 Chemnitz
- 12/4 la randonnée infernale dans la nuit
- 13/4 Mièje exécuté – débarquement Tochau (Westsudeten Gau (16)) la nuit dehors – Schönwald – prisonnier français – vol (mot illisible) – la tuerie continue – Hitler Jugend Kills (17)
- Mort Roosevelt
- 14/4 vol pain russes exécutés – arrivée Flössenburg (Bayerische Ostmark (18)) – l'usine
- 16/4 les drapeaux blancs / discours / le camp ne sera pas évacué / tous auront la vie sauve / le complet des chefs de blocs
- 20/4 la nuit le cul dans l'eau / pain mouillé et graines
- 22/4 le bois / le « panzerfaust » (19) / pont de Pöding / la montée / les « armoured cars » (20) / J-Kisses (mot illisible) plundering ss lorries – Wetterfeld – « Gasthaus für kinde » (21) von Johan Mithaner – pillage polono-ukrainien
- Sleepless pilow

- Le défilé américain
- 28/4 (mot illisible) américains arrivent
- 29/4 menu roi Pôsing / visite (mot illisible) Gasthaus / rentrée dans le monde mitraillade sur la place. »

Notes de Christian Desplat :

- (15) : Tous ceux qui peuvent courir, dehors !
- (16) : District des Sudètes occidentales
- (17) : Tueurs de la Jeunesse hitlérienne
- (18) : Frontière orientale de Bavière
- (19) : Panzerfaust : arme antichar individuelle à usage unique, équivalent du bazooka américain
- (20) : Transports de troupe blindés américains
- (21) : Hôtel pour enfants

Nous avons tenté de reconstituer le trajet d'AB entre le 29 avril et le début mai jusqu'à Boulay.

Les archives familiales ont conservé trois textes de témoignages de déportés qui ont fait un « parcours » similaire à celui d'AB du 8 au 23 avril 1945. S'ajoutent deux autres textes référencés « Sur les routes de la mort. 8/23 Avril 1945. Marius Therville. Matricule 43417 », « Extrait du livre de F. Bertrand. Le convoi G. Convoi parti le 10 avril 1945 ». Malheureusement les dates, les lieux de ces textes ne permettent pas de reconstituer le trajet d'AB.

C'est pourquoi, faute d'éléments suffisants, nombreux et certains, nous avons renoncé, mais il est intéressant de lire trois lettres adressées à Germaine Bach d'anciens déportés de Buchenwald donnant des indications sur ce trajet : 13 mai 1945 par Louis Gautier, fin juin 1945 par L. M. Servez et le 30 juillet 1945 par L. Jochy (cf ci-après le sous-chapitre IV).

E) Qu'aurait écrit AB dans son livre retraçant sa vie de Résistant en Béarn, de Déporté à Buchenwald, et celles de ses « frères » ? Pour nous l'impossible EPILOGUE.

Qu'aurait écrit AB à son retour dans son livre souvenirs/témoignages tel qu'annoncé dans son « projet » (cf ci-dessus dans le B) du sous-chapitre II.

Peut-être rien, bloqué psychologiquement pendant des années comme nous le montrent aujourd'hui de nombreux témoignages d'anciens déportés dans les camps de concentration nazis. Certains déportés ont attendu des dizaines d'années avant de parler et/ou écrire leur calvaire et d'expliquer clairement les raisons de leur mutisme quasi-total, même vis-à-vis des plus proches de leur famille : cf ci-dessus le sous-chapitre II, C, d) (3), les trois livres cités d'Armand BULWA, Elie BUZIN, et Félix SPITZ. Bien évidemment, d'autres livres existent en de nombreuses langues, dont l'hébreu.

C'est en relisant ces trois ouvrages et les « parcelles » de témoignages de « ses frères » de Buchenwald que nous avons eu l'envie, la tentation d'écrire en forme d'épilogue ce qu'AB aurait eu en tête après son retour ou plusieurs années après.

Nous avons renoncé à cet épilogue :

Tout d'abord il aurait fallu faire une rédaction avec un grand contrôle des émotions personnelles, puis l'écriture de ses Carnets de guerre et son livre « Là-Haut » (cf le chapitre II) et de ses nombreux articles de journaliste (cf le chapitre IV) ne permettent pas d'imaginer facilement le récit d'AB. De plus son état d'esprit aurait été sans doute très différent après 1946 d'avec celui pendant l'entre-deux guerres.

Enfin comment aurait-il « récupéré » cérébralement, psychologiquement, mentalement, moralement après le traumatisme « Buchenwald » ?

Ajoutons que le « contexte » palois/béarnais de 1946 et après n'aurait pas facilité une écriture sereine, paisible, « objective » de l'histoire sur ces années 1940/1945, en particulier celle des « Résistances » locales. « Contexte » tel que nous l'avons résumé de « notre point de vue » dans le sous-chapitre VI et les deux P.S. à la fin de ce chapitre V.

Peut-être que cet épilogue sera écrit par un (ou une) descendant (e) d'AB ou par un historien.

SOUS-CHAPITRE IV : APRES LE DECES D'ANDRE BACH LE 10 MAI 1945 GERMAINE BACH RECOIT EN 1945 DES TEMOIGNAGES, NOTAMMENT DE DEPORTES AYANT PARTAGE LE SORT D'ANDRE BACH A BUCHENWALD. QUAND QUELQUES-UNS DE SES AMIS ECRIVENT LEURS COURRIERS, ILS NE SAVENT PAS ENCORE QU'AB EST DEJA DECEDE.

DES LE 15 MAI 1945, APPRENANT LE DECES D'ANDRE BACH, MARGUERITE SAVET, SECRETAIRE GENERALE DE LA CROIX ROUGE FRANCAISE A PAU, ECRIT A GERMAINE BACH, NOTAMMENT SUR « LES ACTIVITES CLANDESTINES D'AB DE 1940 A 1943 ».

ANDRE BACH LE RESISTANT PAR LOUIS ANGLADE (FIN 1945).

Quand un homme public, journaliste, décède dans un contexte « historique », « patriotique », et donc chargé d'émotions, avec la parution de longs articles sur son enterrement dans la presse locale, la veuve et les membres de la famille reçoivent de parents, d'amis des condoléances écrites sur des cartes de visite et parfois de longues lettres. Il n'est pas impossible que très « contrariée », Germaine, l'épouse d'AB, après 1951 (cf ci-après la fin du chapitre V) ait effectué un « tri » dans cette correspondance. Nous reproduirons ci-après de manière chronologique (de date d'envoi) les courriers gardés par Germaine Bach. Pendant ces mois, les lettres arrivaient chez Germaine Bach avec des délais incertains.

Si quelques proches, connaissances, amis n'ont pas écrit à Germaine Bach, ils étaient présents le 18 mai 1945 lors du service funèbre en l'église de Saint-Martin à Pau et devant le Monument aux Morts : militaires, fonctionnaires, juges, avocats, anciens combattants de 14-18, invalides de guerre, anciens déportés, des « Légions d'honneur », cyclotouristes (en particulier du Cyclo Club Béarnais), journalistes et représentants de la presse, notamment du journal Sud-Ouest. Germaine Bach reçut une lettre de M. Lemoine, dirigeant du Sud-Ouest dont il deviendra PDG. C'est lui qui décida, alors que sa Société n'en avait pas l'obligation, de faire bénéficier Germaine Bach d'une petite pension.

- I) Quatre lettres à Germaine Bach de trois journalistes du Sud-Ouest (prenant la suite de La Petite Gironde) : de M. Lamrabortu (1) le 13 mai, de J. A. Catala (2) le 14 mai, de M.**

Bermont (1) le 16 mai 1945 et de Jacques Lemoine, rédacteur en chef le 12 mai (1).

- (1) : Sur papier entête « Sud-Ouest », « Rédaction » 8 rue de Cheverus, Bordeaux.
(2) : Papier libre, envoyé de Toulouse (adresse illisible)

a) Le 13 mai 1945, M. Lamrabortu à Germaine Bach :

« Chère Madame,

J'apprends avec une vive émotion et une peine profonde la mort de votre cher mari, survenue au moment même où, après un terrible calvaire, il allait retrouver les joies de la famille.

Un si cruel destin est affreux, et c'est de tout mon cœur que je partage votre douleur.

Veuillez croire ... »

b) Le lundi 14 mai 1945, J. A. Catala à Germaine Bach « Pauvre grand ami ... » :

« Chère Madame Bach,

Nous avons été littéralement atterrés par la nouvelle que nous venons de lire dans « La IVe République » de samedi reçu ce matin. L'annonce du prochain retour d'André Bach dans le numéro de la veille nous avait rempli de joie. Et comme nous partageons et votre peine et votre horrible déception ! Pauvre cher grand ami ! Je ne peux pas penser que je ne reverrai pas. J'avais toujours espéré qu'il reviendrait, sachant combien il était dur au mal, courageux et moralement armé pour résister au pire. Mais que s'est-il donc passé ? Les nouvelles apportées par Récaborde laissaient bien entendre qu'André avait été – mot illisible – de Buchenwald, mais la lettre de Paupéré était tout à fait significative. J'avais bien été un peu étonné que Bach lui-même n'ait pas donné signe de vie, mais je mettais cela sur le compte des circonstances et sur le fait qu'il avait pu avoir quelque difficulté en raison de son infirmité – 3 mots illisibles - Comme on voudrait, en un pareil moment, penser à tant de souvenirs qui se pressent – mot illisible – et les reprendre un à un et retrouver sa chère figure et tant de traits de son caractère qui témoignaient d'un être bon par excellence, si chic et si épatant.

Je ne doute pas que tous ceux qui l'ont connu n'aient été aussi émus et frappés que nous le sommes. Je pense aussi ses nombreux et fidèles amis de Pau lui rendront l'hommage qui lui est dû. Je sais bien, chère Madame Bach que ce sont là de maigres consolations dans votre épreuve aussi dure et qui se double pour vous de ce supplice de la fausse espérance qui me paraît encore plus cruel. Je sais bien que tout ce qu'on pourra vous dire ou écrire ne comblera pas ce grand vide d'affection et ne remplacera pas l'irremplaçable. Permettez-nous cependant de vous dire très simplement que nous le pleurons avec vous et avec vos chers enfants, que nous le pleurons comme un frère, comme le bon compagnon de tous les jours à qui nous n'avons cessé de penser. Cher André Bach, comme nous garderons précisément sa mémoire ! Son exemple de dévouement, d'allant, d'entrain, de courage tranquille et de désintéressement, comme il faudra le donner aux jeunes générations !

Chère Madame Bach, les mots sont impuissants à traduire et votre peine et votre compassion. Que le souvenir du grand caractère d'André et le refuge dans celui seul qui nous connaît et qui nous juge vous aident à supporter votre si grande douleur. Sans doute avait-il fait son temps sur notre terre et Dieu l'a-t-il rappelé à lui pour qui, seul, son souvenir subsiste parmi nous et soit à tous le sujet d'une haute et noble méditation, et combien utile !

Ma femme et moi, avec ma jeune fille, nous nous inclinons bien bas devant votre douleur et nous vous prions de trouver dans ce modeste billet l'expression de nos très affectueuses condoléances pour vous et vos enfants.

Nous vous embrassons, chère Madame Bach, et nous pleurons avec vous cet être d'élite, André Bach.

Vôtre respectueusement
J.A. Catala »

J.A. Catala : journaliste, il rencontre AB à La Rochelle. Témoin de Jeanne Bach à son mariage en 1941 (cf le chapitre I « la famille d'AB »). Il fait carrière d'abord dans *L'Indépendant des Pyrénées* de Pau dans les années vingt, puis à *La Petite Gironde* à Bordeaux, cf chapitre IV « AB journaliste », et notamment le P.S. à la fin du sous-chapitre III consacré à *L'Indépendant des Pyrénées*.

c) Le 16 mai 1945, Y. Bermond à Germaine Bach « ... pour ma part ... lors de mon séjour à Pau ... » :

« Chère Madame Bach,
Vous allez trouver mon mot au retour d'un calvaire sur la route duquel mes pensées désolées vous ont suivie ; j'aurai voulu être à vos côtés et m'agenouiller avec vous devant la dépouille de notre pauvre ami.
Jointe à tant d'autres, cette lettre ne fera qu'ajouter à votre douleur. Je vous demande de me pardonner pour vous l'avoir écrite et pour être venu ainsi, en intrus, raviver votre peine, en un moment où vous ne devez désirer que l'apaisement des affections familiales.
Mais il fallait que je vous dise, avec beaucoup d'émotion, le profond chagrin que j'ai éprouvé en apprenant le tragique destin réservé à votre mari.
Je sais trop avec quelle ténacité et quelle foi vous aviez lutté, dans l'attente du jour où il vous serait rendu, pour ne pas comprendre combien doit être immense, aujourd'hui votre tristesse. Il va vous falloir lutter encore pour la dominer et pour donner de nouveaux exemples de forte sérénité aux enfants qui vous entourent de leur amour. Vous y serez aidée par le souvenir du courage du disparu, au milieu des mille épreuves qu'il sut supporter avec un héroïsme souriant, et aussi par l'affection émue de tous vos amis.
Pour ma part, je ne saurais oublier l'amitié et la bienveillance que votre mari et vous-même m'avez dispensées pendant mon séjour à Pau (1), et c'est pourquoi beaucoup de reconnaissance se mêle à mon affliction.
Je vous prie d'exprimer à vos chers enfants mes sentiments de compassion et de sympathie et je vous demande la permission de vous embrasser avec tout mon cœur navré, comme j'aurais aimé embrasser André Bach s'il nous était revenu vivant. »

- (1) : Y. Bermond a été pendant quelques mois le collègue journaliste d'AB à Pau au sein de l'Indépendant (signature Y.B.) et de La Petite Gironde (cf ci-dessus dans le chapitre IV, le sous-chapitre « AB Rédacteur en chef de *L'Indépendant des Pyrénées*) et a continué sa carrière au sein de la rédaction de La Petite Gironde à Bordeaux.

d) Le 12 mai 1945 Jacques Lemoine écrit à Germaine Bach : « ... il a prouvé une fois de plus la hauteur de son patriotisme et la noblesse de ses sentiments... » :

« Madame,

J'apprends le malheur qui vous frappe et je tiens à vous dire combien personnellement et toute la Rédaction de « Sud-Ouest » avec moi, nous prenons part à votre deuil.
Je garde de votre mari le souvenir le plus profond. Après avoir fait magnifiquement son devoir dans la précédente guerre, il a, au cours de celle-ci, prouvé une fois de plus la hauteur de son patriotisme et la noblesse de ses sentiments...

Signature manuscrite
Jacques LEMOINE
Directeur
Rédacteur en Chef »

II) Le 13 mai 1945 Louis Gaultier à Germaine Bach : « Notre ami a été obligé de prendre la route pour l'évacuation le 11 (avril) ... je vous souhaite qu'il vous rentre bientôt ». AB décède le 10 mai.

« Madame,

Je m'empresse sitôt reçue de répondre à votre lettre datée du 7 mai et postée le 11 à Nantes gare.

Je pensais que mon camarade pouvait être rentré. Maintenant j'ai été 15 mois jours pour jours avec lui et nous nous connaissions parfaitement, les deux camarades qui soi-disant l'ont vu le 6 et 8 avril et non mai comme vous dites (car je pense que vous vous êtes trompée de mois) se sont légèrement trompés mais ça ne change rien à la situation.

Votre mari a été forcé de prendre la route pour évacuation le mardi 10 avril dernier départ car le 11 était la libération et je n'ai pas connaissance de départ ce jour-là de toute façon il n'était plus avec nous le 11. Mais il faut espérer le voir (bientôt ?) et peut-être même est-il déjà rentré. C'est tout ce que je lui souhaite et à vous aussi Madame.

Le jour où nous sommes arrivés à Paris il y avait des camarades dans notre convoi qui s'étaient échappés des convois d'évacuation des journées des 8 et 9 avril.

C'est tout ce que je peux vous dire Madame et je vous souhaite qu'il vous rentre bientôt si ce n'est déjà fait.

Recevez Madame mes salutations les plus empressées.

Louis Gaultier
91 Rue St Nicolas, Angers »

III) Dès le 15 mai 1945, apprenant le décès d'AB, Marguerite Savet, secrétaire général de la Croix Rouge Française à Pau, écrit à Germaine Bach, notamment sur les activités d'AB de 1940 à 1943, « acheminement du courrier vers la zone interdite »

Lettre initialement manuscrite tapée ensuite à la machine et « certifiée » par la Mairie de Pau le 28 janvier 1948.

Texte intégral :

« Madame,

L'affreuse nouvelle vient de nous être révélée. Monsieur André BACH n'est plus, victime des souffrances morales et physiques endurées jusqu'au sacrifice même de sa vie. Quel émouvant et admirable exemple !

Qu'il me soit permis, Madame, de vous exprimer ici toute ma pensée et ma bien grande sympathie pour votre douleur immense.

J'adresse à votre cher disparu mes sentiments de profonde gratitude et de très vive reconnaissance !

Monsieur BACH n'avait point admis les choses infâmantes de l'armistice si lâchement demandé (1). Il ne reconnaissait pas les droits du vainqueur ; son âme ardente animée des plus beaux sentiments de patriotisme montre toujours l'exemple dans la dignité ! Nous l'admirions pour son entr'aide spontanée, amicale, réconfortante et par-dessus toutes choses tellement désintéressées !

Je revois Monsieur A. BACH pendant ces années de 1940 à 1943 parcourant, de jour, de nuit, ces routes, ces chemins rocaillieux, au prix de souffrances physiques, bravant les dangers, les menaces, accomplissant sans relâche les missions que nous lui avions confiées (1). Il en est une, qui mérite d'être soulignée plus particulièrement encore ; que nous ne devons jamais oublier ; celle de l'acheminement du courrier vers la zone interdite (1) ! 40, 50, 60 kms plusieurs fois par jour, étaient la rançon de ce geste si beau, car Monsieur BACH avait compris par la délicatesse de ses sentiments combien il était pénible d'être privé de nouvelles de tous les êtres qui nous étaient chers ! Combien en avez-vous porté de lettres, des centaines et des centaines ! Grâce à vous les familles françaises et paloises ont été réconfortées.

Je souhaiterais (2) vivement que des publications, des articles consacrés au patriotisme si désintéressé de notre grand ami Monsieur A. BACH, permettent aux lecteurs, aux amis connus et inconnus de ne pas ignorer plus longtemps ce qu'était réellement l'activité de ce Français admirable.

Je vous quitte, Madame, en vous priant d'accepter pour vous-même et votre famille, l'expression de nos sentiments très émus.

Mag. SAVET »

(1) : Souligné par nous

(2) : Ce souhait resta lettre morte

Plusieurs années après le 28 décembre 1950 (lire ci-après le sous-chapitre VI) il fut demandé à Germaine Bach, pour qu'AB obtienne le titre de « Déporté Résistant », « deux témoignages circonstanciés sur l'honneur » de deux personnes ayant été associées aux actes de résistance d'A. Bach. C'est ce que fit Germaine Bach avec la lettre de Marguerite Savet tapée machine avec la mention suivante : « Cachet : Mairie de Pau – Vu pour la légalisation de la signature : MLL SAVET (deux mots illisibles). Pau le 28 janvier 1948. Le Maire. Signature (illisible) ». Elle y ajouta probablement la lettre / témoignage d'Alice Malo du 28 janvier 1948. Cf ci-après le sous-chapitre V.

Nous confions cette lettre de Marguerite Savet à l'analyse de spécialistes de la Résistance, car dans son esprit, en mai 1945, Marguerite Savet considérait AB comme un Résistant dès 1940.

IV) Le 15 mai 1945, lettre de Gaston Barrouilles de son village de montagne d'Arette (1) « où tout le monde le connaissait », « Je me réjouissais à l'idée de le revoir bientôt »

« Chère Madame,

C'est avec une grande peine que j'ai appris par la presse, le décès de mon cher ami, Monsieur Bach.

J'avais eu de ses nouvelles par un rapatrié de Buchenwald, Mr Hourcette d'Arette, qui le voyait presque journallement dans cet horrible camp. Son moral qui était resté malgré toutes les souffrances, toujours exceptionnellement élevé (2), n'avait pas diminué et il se promettait de (2) venir à Arette, dès son retour à Pau (3). Je me réjouissais à l'idée de le revoir bientôt (3).

Hélas ! nous ne reverrons plus ce cher ami ! Les privations et les souffrances ont eu raison de sa forte constitution. Le souvenir de cet homme si droit, si bon, si serviable restera pour moi impérissable. A Arette, où Monsieur Bach comptait de nombreux amis et où tout le monde le connaissait (3), la nouvelle de son décès a provoqué la consternation.

J'aurais voulu pouvoir venir à Pau, jeudi, vous accompagner au service funèbre, mais des douleurs sciatiques m'interdisent actuellement tout déplacement et j'en suis navré.

Croyez, chère Madame, que je partage votre grande douleur, douleur encore avivée pour vous et les vôtres par le regret de ne pas l'avoir revu vivant...

Je vous souhaite, Madame, ainsi qu'à votre famille, le plus grand courage pour supporter cette terrible épreuve.

Je vous prie d'agréer, avec Mme et Mr Carlier, l'expression de ma grande peine et de mes condoléances attristées.

Gaston Barrouilles »

- (1) : Arette, vallée du Barétous, à environ 50 kms de Pau par Oloron
- (2) : Seul AB vivant, de retour de « cet horrible » camp de Buchenwald aurait pu nous dire si « son moral était resté toujours exceptionnellement élevé ». Dans ses carnets de guerre de 1914 à 1916 il reconnaît avoir eu des moments où son moral n'était pas au mieux.
- (3) : AB va à Arette pour la première fois le 13 juillet 1937 (cf ses carnets de vélo) :
 - « 14/6 (Pau) – Rebenacq – Bel Air – Oloron – Asasp – Isor – Arette, 55 kms »
 - « 13/3 Arette – Aramits – Oloron – Bel Air – Rebenacq – (Pau), 52 kms »
 - 1942 « 12/7 (Pau) Gan – Lasseube – Estialescq – Lasseube – Oloron – Arette – Oloron – Bel Air – (Pau), 104 kms »
 - « 21/8 (Pau) – Monein – Oloron – Arette – Col d'Isor – Oloron – Monein – (Pau), 128 kms »

V) Le 23 mai 1945. Lettre à Germaine Bach d'Henri Terré qui se souvient de ses longues conversations avec André Bach rue des Cordeliers à Pau.

« Madame,

Dans ma résidence de St Sever j'ai appris le malheur qui vient de vous frapper si durement. Je vous aurais déjà écrit si j'avais eu votre adresse et je charge Madame Terré (1) de vous faire parvenir ce petit mot qui vous dira la part que je prends à votre peine.

Je me rappellerais longtemps mon ami Bach ; de nos longues conversations le matin au coin de la rue des Cordeliers (2) et comme notre cœur battait à l'unisson ; cela restera encore plus longtemps gravé en moi.

Je sais que vous avez eu de nombreuses marques de sympathie ; je voudrais à mon tour y ajouter la mienne et vous redire encore une fois la part que je prends à votre grand malheur.

Je n'oublierais pas dans mes prières de penser au cher disparu.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sincères condoléances.

Henri Terré »

- (1) : Très probablement la mère d'Henri (Terré)
- (2) : Des générations de Palois, surtout quand ils étaient enfants, allaient au « Bazar Terré », notamment pour y acheter des pétards. Situé à l'angle des rues Maréchal Joffre et des Cordeliers. C'était sur le chemin d'AB du 44 rue Maréchal Joffre pour aller à son bureau au palais des Pyrénées. Ces « longues conversations » devaient porter sur tout sujet et nourrir « les connaissances » et les informations du badaud/localier de l'Indépendant et de La Petite Gironde. H. Terré était Président de l'Office du Tourisme de Pau.

VI) Le 28 mai 1945. Trois courriers : E. Mercier (Haute-Savoie) pense qu'AB est toujours vivant, C. Bachelier (Lestelle-Bétharram) « Nous étions là-bas dans l'enfer comme deux frères », un déporté « Jamais je n'oublierais les mauvais jours passés ensemble et le réconfort que je trouvais en sa compagnie ».

Comme toutes les lettres et cartes postales, nous ne savons pas quand ces courriers sont arrivés à Pau chez Germaine Bach.

a) E. Mercier à Chevesnes par Annecy (Haute-Savoie)

« Mon cher Bach (1),

J'ai appris par mes camarades Servez et Blanc que vous vous étiez tiré de cette épouvantable aventure et cela m'a causé une grande joie (1). Combien, hélas, ont dû lâcher la « rampe » en arrivant au port. C'est le cas de ce pauvre Miège dont la famille me demande le récit exact de la fin. Servez m'a dit que vous l'aviez vu mort (2), c'est pourquoi j'ai pensé que vous pouviez me donner quelques renseignements à ce sujet afin que je les communique à la famille (2).

N'ayant pas noté votre adresse, je fais passer ma lettre par Jean.

J'espère que comme tous vous vous remettez petit à petit et je vous souhaite, dans l'attente de vous lire, un prompt rétablissement. Cordiales amitiés »

(1) : E. Mercier pense qu'AB s'était « tiré de cette épouvantable aventure ... »

(2) : ... et lui demande de donner à la famille Miège « le récit exact de la fin de ce pauvre Miège. Servez m'a dit que vous l'aviez vu mort ». Qu'a bien pu penser Germaine Bach en lisant ce courrier ?

b) C. Bachelier : « Dites leur bien (à vos petits-enfants) qu'il est mort pour que vive la France ... nous étions là-bas dans l'enfer comme deux frères »

« Chère Madame,

Je m'excuse de n'avoir pu le jour de la cérémonie parler comme j'aurais voulu le faire. Trouver les mots nécessaires à votre grande douleur, mais cela était impossible, l'émotion était trop forte.

Il vous faut être forte et courageuse, vos petits-enfants (1) ont besoin de l'affection de grand-mère puisque votre mari ne sera plus là pour les gâter comme il le désirait « ce sont là ses paroles » (1). Votre tâche sera de la faire pour deux (1). Dites leur bien qu'il est mort pour que vive la France.

Veuillez trouver ici chère Madame ainsi que Mme et Mr Carlier toute la sympathie de ma femme et la mienne.

Nous prenons part à votre grande douleur et nous avons une grande tâche à remplir, celle de venger (2) la mort de notre camarade. Soyez assurée chère madame que nous ne manquerons pas à notre devoir.

Permettez chère Madame que je vous embrasse comme j'aurais embrassé mon camarade si j'avais eu toutefois la joie de le revoir. Nous étions là-bas dans l'enfer comme deux frères.

Bien cordialement.

C. Bachelier »

(1) : Comme tous les grands-pères AB aurait gâté ses 6 petits-enfants ... avec une forte incitation à faire du vélo et à bien écrire le français sans faute d'orthographe.

(2) : Revenant des camps ce sentiment de « vengeance » se comprend.

C. Bachelier est cité une première fois par le journal « Sud-Ouest » le 7 mai 1945 au A) du sous-chapitre II ci-dessus et une deuxième fois dans le « Sud-Ouest » du 14 mai 1945 (cf B) I) a) ci-dessus).

c) Adresse et signature illisibles. Un déporté écrit à Germaine Bach : « Lui qui a toujours été si courageux, qui a été un exemple »

« Madame,

C'est avec une profonde douleur que je viens d'apprendre le décès de mon ami Bach. J'avais quelques jours auparavant rendu visite à un de nos amis comme lui ayant quitté le camp en même temps que votre mari m'avait assuré que celui-ci, bien que souffrant, était à l'hôpital de Boulay et que certainement dans quelques semaines il aurait lui aussi le bonheur de retrouver son foyer et les siens. Hélas ! il faut se rendre à la terrible réalité, lui qui a toujours été si courageux, qui a été un exemple puis-je dire ne connaîtra pas cette joie, combien il la méritait pourtant.

Je perds en lui un ami bien cher, plus qu'un ami même et jamais je n'oublierai les mauvais jours passés ensemble et le réconfort que je trouvais en sa compagnie.

Veuillez, je vous prie, Madame, trouver ici l'expression de mes condoléances émues et soyez assurée que je prends une large part à votre douleur. Acceptez toute ma respectueuse sympathie.

Signature »

VII) Juin – Juillet 1945. Germaine Bach reçoit six lettres ou cartes postales :

- Le 3 juin le palois Paupéré : « Pour moi à Buchenwald le « papa Bach » »
- Le 4 juin M. Thabeault : « A mon cher Bach » qu'il pense toujours vivant
- Le 12 juin J. Oliva fait parvenir des photos à Germaine Bach
- Le 13 juin E. Mercier : « Vu tous les matins arpenter le « boulevard des invalides » à Buchenwald »
- Fin juin L. M. Servoz au camp et les derniers jours avec AB
- Le 30 juillet -adresse et nom illisibles – « Souffrance sur la route ... dysenterie et nous avons toutes les peines du monde pour l'empêcher (AB) de boire de l'eau »

a) Le 3 juin 1945. Carte postale à Germaine Bach du Palois Albert Paupéré, déporté à Buchenwald et de retour en Béarn. « L'enfant (Jean-Pierre) dont il était fier d'être le parrain »

« Ma chère Madame,

Me voici en repos dans un petit coin du Béarn, seul (1) essayant en vain de réaliser (1). Ma pensée va vers vous, chère Madame et vers le papa Bach me mémorant certains passages de notre vie commune à Buchenwald. Je n'ai pas encore vu l'enfant dont il était très fier d'être le parrain (2). Voilà un mois (1) j'avais le bonheur de manger avec lui et c'est la dernière fois que je l'ai vu. J'ai peine à croire qu'il ne soit plus parmi nous. Pour moi le papa (3) Bach sera toujours le camarade de lutte et un peu mon Papa (4). Je m'excuse ma chère

Madame de vous parler ainsi mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'il était pour moi (5). Je me permets de vous embrasser affectueusement. A bientôt. Albert Paupéré »

(1) : A. Paupéré était encore à Buchenwald « voilà un mois ». Il est en juin 1945 « seul » dans un petit coin de Béarn : son expression « essayant en vain de réaliser » montre le brutal changement de vie avec les peurs et les souffrances ressenties au plus profond du corps et de l'esprit des déportés dans les camps dont ils ont connu l'horreur. Après leur libération, nombreux d'entre eux auront du mal à « parler » faute d'entourage formé de manière spécifique pour prendre en compte l'état psychologique et le moral d'un déporté.

(2) : **Cet enfant dont AB est le parrain est Jean-Pierre. Ce n'est qu'en 2013 ou 2014 que j'ai lu cette carte postale, ce qui a renforcé à mon tour ma fierté d'avoir eu AB comme parrain et grand-père. Un désir et un devoir de « Mémoire » ne pouvaient que me motiver d'entreprendre un récit de la vie de cet homme que j'aurais pu connaître dans mon enfance et ma jeunesse. Cette motivation sera pérenne.**

(3) (4) (5) : Plusieurs déportés qui ont connu AB à Buchenwald utiliseront l'expression de « papa ». La deuxième fois (4) A. Paupéré veut traduire son émotion « un peu mon Papa ». Pour s'excuser de cet élan émotionnel, « filial », il va encore livrer sa grande tristesse : « vous ne pouvez pas savoir ce qu'il était pour moi »

Nous retrouverons A. Paupéré plus tard : au 3^{ème} enterrement d'AB le 2 juillet 1948 (cf ci-après le sous-chapitre V). Il deviendra commerçant, propriétaire d'un grand café place Reine Marguerite, à 100 mètres du 44 rue Maréchal Joffre à Pau, adresse d'AB, puis de la famille Carlier / Bach pendant de nombreuses années.

b) Le 4 juin 1945. Lettre de Maître Thabeault qui ne savait pas qu'AB était décédé :

« Mon cher Bach,

Je pense que cette lettre te parviendra, car j'ai perdu mon carnet d'adresses et j'abandonne cette lettre à ta renommée.

Tu sais la chance que nous avons eu pour notre délivrance ; j'ai appris le terrible exode auquel vous avez été soumis et je serai heureux de savoir si beaucoup de nos camarades ont pu s'en sortir. O pauvre Carpentier est très atteint (1). J'espère que son cran et son courage le -mot illisible- de là.

J'ai l'intention d'écrire à sa femme pour avoir de ses nouvelles, mais j'ai perdu son adresse, aussi je joins sa lettre à la tienne te demandant de lui faire parvenir.

Je compte toujours sortir pour la fin de l'été, début de l'automne (2). J'espère que tu as retrouvé ta femme en bonne santé et que tu as d'excellentes nouvelles de toute la famille.

Mes deux petites filles m'ont accueilli avec joie (3) et maintenant on ne se quitte plus ; j'ai retrouvé toute ma famille en excellent état et je vais même me remettre bientôt au travail (2).

Je compte avoir de tes nouvelles bientôt, en attendant reçois l'expression de ma toujours fidèle amitié.

Signature »

(1) : Un autre déporté « très atteint »

(2) : Maître Thabeault (notaire à Saint Loup-sur-Thouet dans les Deux-Sèvres) fait des projets avec AB.

(3) : « Deux petites-filles l'ont accueilli avec joie ... je vais se remettre au travail ». Malgré une lecture douloureuse de cette lettre Germaine Bach a dû répondre à M. Thabeault, notamment pour lui apprendre qu'AB n'était plus en vie depuis le 10 mai.

c) Le 12 Juin 1945, Jean Oliva, 247 rue St Martin, Paris 3^{ème} écrit : « La France a demandé à ses enfants beaucoup de sacrifices »

« Chère Madame,

Je m'excuse d'avoir mis si longtemps à vous faire parvenir ces photos mais croyez que cela a été malgré moi, car moi-même ayant été prisonnier en Allemagne cinq ans, j'ai dès mon retour été à la campagne auprès de ma famille, j'avais bien pris avec moi la pellicule pour la faire développer, mais dans les petits patelins où je me trouvais en Normandie, il ne m'a pas été possible de la développer, c'est pourquoi dès mon retour à Paris je me suis empressé à la faire et aujourd'hui je m'empresse de vous les faire parvenir.

J'espère chère Madame que cela pourra vous faire quelque plaisir d'avoir un souvenir des funérailles de ce cher disparu, je comprends que c'est une dure épreuve pour vous, mais il faut savoir dans la vie être forte, car la France a demandé à ses enfants beaucoup de sacrifices et malheureusement tous n'ont pas eu la joie de pouvoir la revoir pour qu'Elle puisse auprès d'eux s'acquitter de sa dette, et c'est à nous en leur gardant un souvenir éternel que nous leur donnerons la plus belle preuve d'amour et d'affection.

Dans l'espoir de très prochainement vous lire croyez Madame que je m'associe à votre douleur, et veuillez agréer ici l'expression de mes sentiments distingués, je reste à votre entière disposition au cas où je pourrais vous rendre d'autres services.

Votre bien dévoué.

Signature de Jean Oliva »

d) Le 13 juin 1945, E. Mercier, Chevesnes près d'Annecy écrit : « ... nous sommes restés 11 mois ensemble ... au block 60 ... toujours optimiste ... votre mari, je le sais, était un grand Français »

« Madame,

C'est avec consternation que j'ai appris la mort de votre mari. D'après les camarades qui l'avaient vu récemment il semblait s'être tiré à bon compte de l'épouvantable situation finale où il s'était trouvé.

J'étais comme votre mari à Buchenwald en arrivant au Block 56 où nous sommes restés 11 mois ensemble. Toujours optimiste il était notre traducteur pour les lettres que nous adressions à notre famille. Je fus transféré en même temps que lui, comme invalide des jambes au block 60 en janvier 45. Qui ne l'a pas vu tous les matins arpenter le « boulevard des Invalides » en compagnie de Jean Thabeault (lettre ci-dessus) ou de Bouvet pour s'entraîner et conserver sa forme. L'évacuation des 8, 9 et 10 avril (1) nous sépara. Nous restions incapables de marcher, et destinés pensions nous à une mort presque certaine. Les autres partaient pour éviter l'anéantissement. Destinée en a décidé autrement et de ceux qui sont partis, combien ne reviendront jamais.

Croyez, Madame, que je partage plus que beaucoup d'autres votre douleur. Nous qui avons vécu dans les bagnes allemands, nous comprenons la douleur des femmes et des mères !

Si quelque chose, Madame, peut atténuer votre douleur, tournez-vous vers cette France meurtrie mais libre pour laquelle nous avons tous fait le sacrifice de notre vie. Pensez à la consolation morale que nous avons eue de sa délivrance. Votre mari, je le sais, était un grand Français. Il était de ceux qui n'avaient pas capitulé, qui « toujours », qui « quand même » espéraient. Comme nous il a pu voir le triomphe de sa cause. Il est mort sur cette terre de France que nous ne pouvions revoir sans pleurer, que nous aurions voulu embrasser. Grâce à lui, grâce à tous les sacrifices de ceux qui ne reviendront jamais, la France n'est pas morte car ils sont morts, eux, pour que la France vive.

Je pense, Madame, que vous avez des renseignements ou des adresses concernant d'autres camarades de votre mari. Sinon je suis à votre disposition pour vous aider dans les recherches que vous voudriez entreprendre (2).

Croyez, Madame, à l'expression de mes sentiments les plus sincères et les plus dévoués.

Signature »

(1) : Souligné par nous

(2) : Germaine Bach a-t-elle écrit à E. Mercier ?

- e) Fin juin 1945 L. M. Servoz (détenant une entreprise de maçonnerie en tous genres à Tourronde-Lugrin – Haute Savoie). AB ami de S. Servoz à Buchenwald. Les derniers jours début mai 1945 avec AB. Wetterfeld à Boulay. « Votre mari souffrant de dysenterie était déprimé ». 1016 brûlés vifs deux jours avant la Libération.

« Madame,

Ayant été dans une maison de repos près d'Annecy où j'ai appris la mort de votre cher mari par le camarade Mercier (1), c'est bien avec retard que je viens vous présenter toutes mes condoléances. Votre mari était pour moi un de mes meilleurs amis au camp nous étions formellement en rapport et pendant ces tristes colonnes nous nous ne sommes jamais quittés. Il avait aussi un petit camarade se nommant Bouvet et l'on peut dire que c'est votre mari par ses encouragements l'a mené à bonne fin. Il a été un excellent marcheur et d'un moral exemplaire.

Je l'ai laissé à l'infirmerie de Boulay où on l'hospitalisa le même jour car tous ceux qui étaient assez fatigués étaient hospitalisés ceci se passait le 5 mai. Nous étions partis de Wetterfeld où nous avons été délivrés par les Américains le 2 mai vers midi par le même camion ; passons à Bamberg et Würzburg où l'on arrive vers 3 h. du matin le 3 soit 280 km. Nous repartions dans la soirée pour un train spécial 1.600 prisonniers dont 117 déportés dans des wagons à bestiaux et arrivions à Boulay le 5 mai. Le voyage fut très pénible, votre mari souffrant de dysenterie était très déprimé mais jamais je n'aurai pensé à une fin aussi brutale (2).

Quel malheur nous nous étions pourtant promis beaucoup de choses. Votre mari connaissait bien notre pays (3) et avait déjeuné dans un restaurant à 50 mètres de chez moi avec un de mes camarades qui lui aussi est mort le 13 avril, il s'était d'ailleurs revu au camp. Il m'avait promis de revenir en Savoie car il avait aussi des connaissances dans ma région.

Les colonnes avaient été terribles, on se demande comment nous avons pu résister. Il est vrai que nous avons perdu les 3/4 de nos camarades laissés assassinés sur le bord des routes (4). Notre pauvre camarade Bach se repose donc en cette belle terre de France c'est pour nous et nous tous une consolation qu'il ne soit resté en cette terre maudite où malheureusement nous y avons laissé des milliers de camarades. Je viens d'apprendre la mort de mon pauvre frère que votre mari connaissait aussi. Ils sont 1.016 qui ont été brûlés vifs 2 jours avant la libération quelle mort atroce (4). C'est inimaginable ce que ces bandits ont pu faire.

Je termine ma petite lettre et croyez Madame à mes sentiments les plus respectueux.

L.M. Servoz

Si vous voulez quelques renseignements au sujet de nos tristes colonnes vous n'aurez qu'à me les demander et vous les ferai parvenir de suite si cela pourrait vous être utile. »

- (1) : Lettre ci-dessus du 13 juin 1945 de E. Mercier à Germaine Bach
- (2) : Etat de santé d'AB. Bien noter le mot de « dysenterie »
- (3) : Le Carnet de Vélo : AB est passé par la Haute-Savoie
- (4) : Souligné par nous

- f) Le 30 juillet 1945. Mr Jovchy Lucien, Carnoy, Somme. Les dernières semaines d'AB : « Notre calvaire de Pösing à Boulay ... 17 jours dans des wagons à bestiaux ... en plus de cela, AB avait la dysenterie et en cours de route nous avons eu toutes les peines du monde pour l'empêcher de boire de l'eau »

« Madame,

Bien reçu votre lettre du 24 juillet dans laquelle vous me demandez de vous renseigner sur la période de notre calvaire de Pösing à Boulay. Je vais faire mon possible pour vous décrire

ce que je me rappelle. Des camions français nous ont amené de Pösing où l'on nous a embarqué avec ravitaillement à 40 par wagon, dans des wagons à bestiaux, et là nous sommes restés jusqu'à une gare à proximité de Boulay (1), je ne me souviens plus du nom de la gare, des camions nous ont pris et conduit jusqu'au centre de Boulay. Votre mari quoique ayant un excellent moral **était bien affaibli du fait de nos 17 jours de souffrance sur la route en plus de cela il avait la dysenterie et en cours de route nous avons eu toutes les peines du monde pour l'empêcher de boire de l'eau**. Arrivés à Boulay nous nous sommes trouvés séparés du fait que je suis rentré à l'infirmerie mais lui sa dysenterie étant plus prononcée que la mienne est rentré à l'hôpital de la ville. Voilà Madame à peu près ce que je peux vous dire sur les derniers moments que j'ai passés avec votre mari. Croyez que j'ai été bien peiné d'apprendre que votre cher mari n'était plus car c'était un très bon camarade.

Veuillez croire Mme à mes sentiments les meilleurs ainsi que ceux de ma femme et de ma petite fille. »

(1) : souligné ou mis en gras par nous

Ces deux dernières lettres donnent des détails qui expliquent les causes de l'état de santé d'AB arrivant à l'hôpital de Boulay

VIII) Le 2 août 1945 « Transcription d'un acte de décès » (d'AB) en Mairie de Pau, adressé par le maire de Boulay. « Le défunt est décédé des suites de l'internement comme déporté à Buchenwald »

« Le dix mai mil neuf cent quarante-cinq, six heures trente, est décédé, I, rue de l'Hospice, André Jean Marie BACH, Journaliste, domicilié 44, rue Maréchal Joffre à Pau, né à Paris (5^e arrondissement) le trente octobre mil huit cent quatre-vingt-huit, fils de Emile Frédéric BACH et de Rosa Marie MELIES, décédés, Epoux de Germaine HUBERT.

Dressé le douze mai mil neuf cent quarante-cinq, dix heures sur la déclaration de François Hasse, soixante-deux ans, Secrétaire à l'Hospice Civil de Boulay-Moselle, qui, lecture faite a signé avec Nous, Auguste LINEL, Maire de Boulay-Moselle.

« Le défunt est décédé des suites de l'internement comme déporté à Buchenwald » (1)

Transcrit le dix-neuf juin mil neuf cent quarante-cinq, dix heures, en exécution de l'article 80 du Code Civil pour Nous, Abdel-Kader SIMIAN, Adjoint au Maire de Pau, Officier de l'Etat Civil par délégation.

Suivent les signatures.

Pour extrait conforme :

PAU, le deux août mil neuf cent quarante-cinq.

Le Maire

Signature »

(1) : souligné par nous

IX) Dans le « Cyclo Magazine » du troisième trimestre 1945, le Palois Louis Anglade donne des détails sur la

vie d'André BACH : « un grand patriote », le résistant, le déporté, « un pur cyclotouriste ».

Ce texte servira de référence, sans forcément être cité par des journalistes et hommes publics à l'occasion d'articles ou de discours concernant AB (cf par exemple le 3^{ème} enterrement en 1948 ci-après au sous-chapitre V). Pour ces raisons nous reproduisons ci-après intégralement le texte de Louis Anglade, sauf les derniers paragraphes qui concernent « le cyclotouriste » qui figure dans le chapitre III ci-dessus « AB le sportif, le passionné de vélo, l'Aubisque son col préféré » :

« Le Cyclo-Club Béarnais est en deuil. Notre cher président, André Bach, vient de mourir. Pleurons, avec l'animateur ardent, l'ami le plus sincère aussi sportif que dévoué.

C'était un pur cyclotouriste, un être délicat et bon, serviable, sensible et désintéressé. Un vrai camarade.

C'était un grand patriote. Vieux soldat de Verdun, comme il aimait le dire, on l'eut cru invulnérable, comme aux soirs des grandes batailles. Il fit la guerre jusqu'en 1916, fort glorieusement. Lieutenant de zouaves, plusieurs fois blessé, il perd un bras dans la reprise de Douaumont et rentre Officier de la Légion d'honneur, Médaillé militaire, une magnifique Croix de guerre ornée de six splendides citations.

UNE ETRANGE DESTINEE : LONDRES – LE BRESIL – LE MAROC – « LE PLUS BEARNAIS DES PARISIENS » (sous-titrage par nous)

Quelle étrange destinée est celle de notre grand ami. Jeune adolescent, il gagne sa vie à Londres, puis va au Brésil, remonte l'Amazone, revient en France pour le régiment, mais part au Maroc et se bat avec audace. Rendu à la vie civile, le voilà au Portugal. C'est de là, en 1914, qu'il répond à l'appel de la Patrie.

Au hasard de sa vie, devenu journaliste, il se fixe à Pau. Il est président de la Presse paloise. Correspondant d'un grand quotidien du Sud-Ouest (1), il est devenu béarnais d'adoption et il aimait à dire qu'il était désormais le plus « béarnais des parisiens ».

Et voici 39 (1939). Malgré sa réforme et sa mutilation, il veut encore servir. Il est volontaire dans les formations locales de D.C.A. Puis, l'armistice, les sombres jours de 1940. Il assiste, ulcéré, à l'entrée des « panzer » dans ce Béarn, si cher, maintenant souillé par l'occupant.

« ET C'EST LA PETITE POSTE CLANDESTINE D'ORTHEZ QUI FONCTIONNE » (sous-titrage par nous)

A quelques kilomètres de Pau, la ligne de démarcation va lui procurer la première occasion de « duper boche ». Il découvre vite une fissure, par où, chaque jour, les informations partent pour son journal imprimé à Bordeaux. Et c'est la petite poste clandestine d'Orthez qui fonctionne aussitôt.

Qui, à Pau, n'a pas alors fait passer une lettre « par Bach » ? Discrètement, et surtout bénévolement, pour rendre service, il porte lui-même, à bicyclette, le courrier clandestin, faisant ainsi chaque jour, pendant des mois, 80 kilomètres (2). Tous les plis officiels civils ou militaires lui sont confiés (souligné par nous). Il est heureux de rendre service. Quelle folle imprudence, si par malheur il était pris... le boche, alors grand vainqueur, le menait droit en geôle, voire au poteau. Il ne devait, hélas ! n'avoir qu'un sursis...

Après quelques démêlés avec la Milice (3), en 1943, il est surveillé (3). On lui tend un piège (3). Il fait depuis quelques temps de rapides et fréquents voyage dans les Savoies. Des patriotes traqués disparaissent, échappant ainsi à la fureur des boches. Dénoncé, nous en avons aujourd'hui la certitude (4), il est arrêté le 9 août 1943. Ce sont alors les étapes classiques de la détention nazie. Bordeaux, le fort du Hâ, Compiègne, Weimar-Buchenwald. Il supporte avec courage les pénibles épreuves de ce long calvaire.

« SA DERNIERE CARTE EST DU 10 MAI (1945). IL DIT QUE SON « VIEUX CŒUR » A RESISTE, ADRESSE SES TENDRESSES A TOUS, GRANDS ET PETITS, CLAME ENCORE SON ESPOIR D'UN RETOUR IMMINENT. HELAS ! ... » (sous-titrage par nous)

Nous savons par des camarades d'infortune son cran et son courage. Il remonte les défaillants, dispense son optimisme. Sa santé semble inaltérable. Ne fait-il pas, même dans sa cellule, sa leçon quotidienne de culture physique !

Au printemps de 1944, une de ses dernières lettres est un message d'espoir à sa famille. Il dit sa confiance, ses projets, car il a des projets... la vie sera encore bonne à être vécue, précise-t-il, comme pour atténuer la peine que son départ a pu causer aux siens. Quel être délicat et sensible. Récemment, on apprend qu'il a été évacué, avec un lot d'invalides et, encadré de farouches S.S., est parti sur les routes du Reich, vers les confins de la Moravie. Les Américains le délivrent. Sa dernière carte est du 10 mai (5). Ecrite du petit hôpital de Boulay-les-Metz, elle ne parviendra qu'après sa mort ! Il dit que son « vieux cœur » a résisté, adresse ses tendresses à tous, grands et petits, clame encore son espoir d'un retour imminent. Hélas ! deux jours après, terrassé par l'extrême fatigue, il s'alite et meurt, loin de nous, sur le chemin du retour. Et, ironie du sort, en terre Lorraine, seulement à quelques kilomètres du lieu où était né son aïeul paternel.

Notre cher André Bach n'est plus ! ... (6)

Amis Palois, conservons le souvenir de notre cher André Bach, entretenons la flamme. Faisons un vœu, promettons de réaliser, en 1946, en commémoration de son anniversaire, la première diagonale du souvenir : Pau-Boulay (7)

Joignons ce Béarn qu'il aimait tant à cette terre Lorraine qui l'ensevelit, à l'aube du jour de la Victoire qu'il aura vu poindre avant de nous quitter.

Louis ANGLADE »

(1) : En fait journaliste dans 2 publications : « L'Indépendant des Pyrénées », propriété de « La Petite Gironde » et l'édition Basses-Pyrénées de « La Petite Gironde » devenu « Sud-Ouest » après la Libération

(2) : Cf les carnets des trajets en vélo d'AB dans le sous-chapitre I ci-dessus

(3) : *Nous n'en savons pas plus. Peut-être Germaine et/ou Jeanne en connurent des détails, mais il n'y a rien dans les archives familiales*

(4) : *Certitude d'anciens de Buchenwald, cf ci-dessus et ci-après, et sans doute d'anciens résistants mais qui, pour des raisons diverses, ont « oublié » l'André Bach « Résistant », cf ci-après les sous-chapitres V, VI et les deux P.S. en fin du chapitre V.*

(5) : Cf ci-dessus au sous-chapitre III. Les cartes adressées par AB à Germaine Bach et Jeanne Bach/Carlier

(6) : Quelques paragraphes sur AB le cyclotouriste, le collaborateur du Cyclo-Magazine. « Il avait applaudi et encouragé la création de notre randonnée des cols pyrénéens », cf ci-dessus le chapitre III « AB le sportif, le passionné du vélo, l'Aubisque son col préféré »

(7) : Réalisé en 1948 par plusieurs de ses amis du Cyclo-Club Béarnais

Dans le Dictionnaire biographique du Béarn, par Louis-Henri Sallenave en page 24 :

« Louis Anglade : né en 1899 et décédé en 1990 à Pau. Directeur du Laboratoire d'études et de recherches thérapeutiques (LERTA). Très jeune, il pratique le cyclisme, le ski et la montagne. Il met son enthousiasme et son sens de l'organisation au service de nombreuses associations : Cyclo-club béarnais, Musée pyrénéen (avec la revue *Pyrénées*), Amis du parc national et Amis du livre pyrénéen dont il est, en sa qualité de bibliophile, l'instigateur. »

X) Samedi 24 novembre 1945. Un ancien Résistant et déporté à Buchenwald R. Bouteille écrit une lettre émouvante à Germaine Bach : « Résistant » dans le camp de Buchenwald ; « un pur héros » ; « Il n'a commis qu'une erreur (malgré moi, malgré d'autres), celle de partir sur la route, deux jours avant la libération (de Buchenwald) »

Texte intégral :

« - lettres illisibles- amont de Quercy, Tarn et Garonne
Samedi 24 novembre 1945

Madame,

Les obligations « forcenées » après les mois d'arrivée du camp de Buchenwald meetings, articles, puis la bagarre électorale m'ont fait négliger à peu près tout. Je me suis réfugié par force, ordre médical, cœur fatigué, dans ce petit village du Quercy où « j'opérais » durant la clandestinité (1).

Là, au jour le jour je remets en ordre, méthodiquement, tout un courrier de plusieurs milliers de lettres, j'ai là la vôtre (2).

Votre mari a été mon compagnon 15 mois dans les mêmes blocks, depuis janvier 44 jusqu'à son départ (3). Je parlerai longuement de lui dans le livre de souvenirs qui paraîtra (4).

Je ne voudrais aviver votre peine, mais il eut dû rentrer. Il fut tous le long de sa captivité d'une égale bonne humeur (5), d'une santé à toute épreuve (5), il faisait de longues marches chaque jour (5) « pour rester en forme » disait-il. Joyeux (6), il rassénérât les cafardeux.

Il n'a commis que l'erreur (malgré moi, malgré d'autres) celle de partir sur la route, 2 jours avant la libération (7). Comme Dassie, de Bayonne, comme tant d'autres, nous n'avons pu leur faire entendre raison (7).

C'était un homme magnifique, qui avait intensément vécu, **un pur héros : j'ai encore là, dans les yeux, un jour où, organisant un mouvement de résistance dans le camp en faveur d'un mutilé de guerre belge, il me dit : Bouteille, je marche. Voilà ma signature qu'il fit suivre de l'énumérer de ses décorations.**

Il aimait passionnément son métier (8), travaillait. Et son « Pau » (9).

Je pourrais vous décrire longuement notre odyssée, je crains de vous faire mal. Si vous l'exigez, je vous conterai ses souffrances de quinze mois ... Quand ? Comment est-il mort. C'est ... (mots illisibles) demander. Je n'ai appris « cela » que par les journaux !

Croyez à ma profonde, vraie et douloureuse sympathie.

Robert BOUTEILLE »

(1) : Donc R. Bouteille fut Résistant

(2) : Germaine Bach avait écrit à Robert Bouteille, probablement après avoir su de la part d'autres déportés à Buchenwald (par exemple Albert Paupéré), que A. Bach l'avait bien connu (Robert Bouteille) en donnant l'adresse de ce dernier.

- (3) : R. Bouteille et AB ensemble à Buchenwald pendant 15 mois « dans les mêmes blocks »
(4) : Ce livre a-t-il paru ?
(5) : Souvent dit par des « compagnons » d'AB
(6) : Souligné par R. Bouteille

(7) : **ces lignes confirment qu'AB, déjà très fragile en quittant Buchenwald en dépit de ses écrits pour rassurer les proches, a fait « l'erreur » de « partir sur la route ». Il voulait retrouver au plus vite le terre de France et sa famille. Peut-être aussi il sentait qu'il fallait au plus vite rencontrer des médecins. Malheureusement ce fut trop tard. Cette « erreur » d'AB complète les causes de l'état de santé d'AB arrivant à Boulay et son calvaire de fin de vie. Les médecins ne pouvaient plus rien pour lui.**

- (8) : C'est vrai qu'AB a eu la passion de son métier de journaliste autant que celle de cyclotouriste
(9) : « Pau », que disait-il sur Pau ?

- Le 16 mai 1945, lettre de Raymond Ritter (1) à Germaine Bach
Cette longue lettre est à la hauteur du talent littéraire de l'auteur, un modèle pour « tartiner » des condoléances des plus académiques ... mais peut-être sincères.
- Léon Bérard (1) a-t-il envoyé une lettre à Germaine Bach après le décès d'AB depuis Rome ? Si oui elle n'a pas été gardée par la famille Bach/Carlier.

(1) : cf ci-dessus le sous-chapitre III « AB journaliste, Rédacteur en chef de « L'Indépendant des Pyrénées » dans le chapitre IV « AB le journaliste ».

CHAPITRE